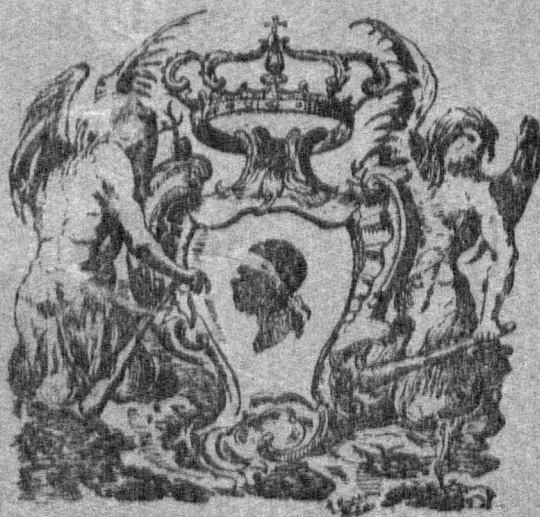


REVUE de la CORSE

ANCIENNE et MODERNE

Historique, Littéraire et Bibliographique



SOMMAIRE

	Pages
AMBROSI R. (Ambroise). <i>La Noblesse Corse au temps des Génois</i>	1
SOUTHWELL-COLUCCI. <i>La Spelonca, nouvelle Corse</i>	10
COLONNA DE GIOVEL-LINA (général). <i>Le Colonel de Gentile</i> . .	18
AMBROSI R. (Ambroise). <i>Ajaccio au XVIII^e siècle</i>	28
PARISELLA (Piero) <i>Bois et forêts de la Corse</i>	30



DIRECTION : 6, Place du Général Beuret, PARIS (XV^e)

A NOS LECTEURS

La *Revue de la Corse*, fondée en 1919 par M. CLAVEL, se tient à l'écart de toute question politique et ne se soucie que des questions scientifiques et économiques relatives à la grande île française. C'est une publication illustrée de 40 pages au moins et paraissant tous les deux mois, soit six numéros par an.

La Direction, toujours désireuse de conserver à cette Revue son caractère de vulgarisation des questions corse, maintient, pour les anciens abonnés les prix de quinze francs (France et Colonies) et vingt francs (étranger), comme montant de l'abonnement annuel.

Toutefois, la Direction, pour lui permettre d'accroître l'abondance du texte et de l'illustration, accepte volontiers que les abonnés portent spontanément leur versement à vingt et à vingt-cinq francs.

Elle leur demande davantage : c'est de communiquer la Revue et de recruter des abonnés. Plus le nombre en sera grand, plus l'importance du périodique augmentera.

Elle accepte enfin les offres de publicité commerciale (feuilles rouges) dans le seul but de couvrir en partie ses dépenses. Les tarifs, identiques à ceux des autres Revues, sont de 500 francs pour une page annuelle, de 250 francs pour une demi-page, de 150 francs pour un quart de page.

Encourager cette Revue est un acte de patriotisme qui n'a jamais été plus nécessaire.

★★

Les nécessités de notre époque rendent indispensable l'augmentation du prix de l'abonnement pour l'avenir. Tout nouvel abonné paiera donc vingt francs pour la France et les colonies et vingt-cinq pour l'étranger.

Prix d'un numéro pour les non-abonnés : 5 fr.

DIRECTION :

Professeur A. AMBROSI-R., 9, Place du Général-Bouret, PARIS (XV^e)

COMPTE POSTAL : Paris 813.42 — Télég. : Vaugirard 01.12

REVUE DE LA CORSE

ANCIENNE ET MODERNE



La Noblesse Corse

AU TEMPS DES GÉNOIS

M. Ambroise Malaspina, de son vivant, nous avait obligeamment communiqué un manuscrit du plus grand intérêt, qui contient la liste des familles déclarées nobles par le gouvernement génois aux ^{xv}^e et ^{xvi}^e siècles. Il est divisé en trois parties ; chacune d'entre elles est d'une écriture différente. La première contient les patronymiques de quinze familles, avec le nom de leur village d'origine ; elle est vraisemblablement du ^{xv}^e siècle. La deuxième est une liste plus longue et dut être transcrite à la fin du ^{xvi}^e siècle, en 1571 croyons-nous, comme nous l'indiquerons plus loin. Sur le 15^e feuillet du manuscrit et les suivants, le secrétaire de la chancellerie indique les personnages, qui, sans être nobles, jouissent cependant d'une grande considération grâce aux services qu'ils ont rendus à la République. Nous avons ainsi la première liste complète des familles distinguées de Corse, ou que le gouvernement génois déclarait telles en raison de leur fidélité.

Le manuscrit a été relié avec un feuillet en faux titre contenant les mots suivants : *Domus nobiliorum insule Corsice ; Ex biblioteca Octavii Colonna Ceccaldi, Calvi* — Octave. Il est curieux de remarquer que le secrétaire de la chancellerie a utilisé pour sa copie un vieux parchemin, dont le texte en lettres gothiques était admirablement calligraphié ; les capitales, au début des lignes, étaient des onciales assez habilement dessinées en rouge et bleu. Ce texte du haut Moyen Age, quoique effacé, est parfois assez lisible et nous y relevons la phrase suivante, sur le 13^e feuillet :

qui irripuit animi me... morte oculos meos, et ensuite probablement : *alacrimis pedes meos*, etc...

Le copiste du ^{xv}^e, moins habile que son devancier, a utilisé les onciales pour écrire ses noms ; il les a quelquefois retouchées avec la même encre rouge ou jaune d'or pour modifier les jambages de la lettre ancienne : d'un T, il a fait un M ; d'un O un N dans Nasica ; d'un E un S, dans Sal-

vini ; d'un Q, un B dans Bonaparte ou un R dans Bacciocchi ; d'un R un B, etc... Au début, le plus curieux est peut-être cet O qui sert à former le V de Valentini. Bien mieux, de l'O qui commençait la première page, il s'est servi pour écrire *Descrisiones*. Nous avons donc là un palimpseste très intéressant dont il ne serait pas impossible de retrouver tout l'ancien texte.

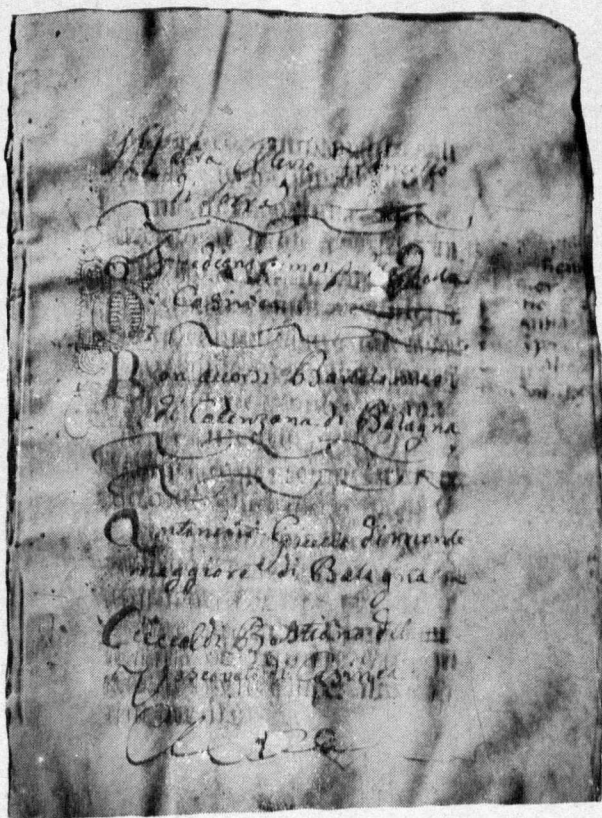
Ajoutons que le copiste du xv^e siècle a rédigé la première partie à l'encre rouge ; celui du xvi^e à l'encre noire. Les nombreuses incorrections de sa langue latine, les barbarismes, les solécismes nous donnent la mesure de sa science littéraire, et contribuent à dater sa rédaction.

En résumé, en dehors de l'intérêt que ce palimpseste présente au point de vue historique, il mérite d'être pieusement conservé pour son caractère paléographique et diplomatique.

Nous avons reçu du père Gaëtan Marie Vincensini, de l'ordre des Capucins, une copie d'un document identique. Elle ne diffère que par l'orthographe et par quelques menus détails de celle que nous avons nous-même transcrite et qui paraît plus ancienne pour ses archaïsmes. Il est probable que le document de notre érudit correspondant est une version de l'original que nous avons eu entre les mains et que ses variantes sont le fait du copiste. Nous signalerons d'ailleurs les différences les plus notables, M. l'abbé Vincensini nous écrit en effet que son texte reproduit celui d'un manuscrit sur parchemin, qui faisait partie de la bibliothèque de M. Colonna Ceccaldi de Calvi et dont il prit connaissance en 1891. Ne serait-il pas le même que celui de M. A. Malaspina, livré à nos réflexions en 1919 ?

*
**

La date de 1454 que porte le document nous reporte à une des époques les plus troublées de l'histoire de la Corse. En 1452, les insulaires, fatigués de l'anarchie qui régnait dans leur pays, se réunirent en assemblée à Lagu Benedettu, sur le Golu. Ils décidèrent de recourir à la puissante et riche Banque ou Office de Saint Georges pour faire régner l'ordre dans leur pays. Des délégués corses étaient donc venus à Gênes pour offrir la suzeraineté de l'île à la dite Banque. Le 9 mai 1453, le gouvernement génois, puis les actionnaires y consentaient. Les Protecteurs ou dirigeants de l'Office avaient alors convoqué une assemblée corse à la Canonica. Les assistants avaient promis d'être fidèles à Saint Georges qui s'engageait, de son côté, à respecter les garanties contenues dans les *Capitula*. Ce contrat synallagmatique obli-



Le manuscrit A. Malaspina

(Reproduction de l'une des pages de ce palimpseste. On distingue assez nettement sous l'écriture du XVI^e siècle les caractères gothiques et les onciales du manuscrit primitif).

geait les insulaires à reconnaître les fonctionnaires de la Banque et à leur payer un impôt fixe ; mais ceux-ci étaient tenus à faire régner l'ordre et la paix. Dans cette assemblée, le peuple avait prêté le serment de fidélité et les chefs de famille l'avaient, nominativement, par la suite, dans l'église de San Teramu de Saint Florent, répété. (Cf. la liste de tous les plébéiens des pièves de la Balagne, du Nébbiu, du Cap Corse publiée à ce propos par la Société des Sciences H. et N. de la Corse en 1881).

Il n'en était pas de même de la noblesse et des autres prétendants à la domination de la Corse. La Banque décida de traier également avec eux et, par un traité régulier, par des concessions réciproques, de faire reconnaître sa souveraineté. Les Gentile de Brando, les della Rocca, les Leca, les d'Istria, les évêques, les villes eurent leurs privilèges sanctionnés. Les autres familles importantes, en particulier celles de la Terre du Commun, obtinrent les mêmes avantages. C'est au cours de ces négociations, qui durèrent de 1453 à 1456, que fut dressée la liste que nous publions ici. Ajoutons simplement que tous ces accords n'assurèrent pas à l'Office la tranquillité qu'elle avait espérée retirer d'une entente générale et que cette année même la guerre civile, soutenue par l'Aragon, recommençait avec Raphaël de Leca.

★
★★

LIBERTAS

Descrisiones domus nobiliorum insole Corsice esistunt in och librum firmate (1)....

Protetores comperarum Sancti Giorgi escelsi comunis Genuè e Dux gubernatores e procuratori Sere^{mo} Reipublice Genuè.

Fattam in Regali nostro palatio die decima V mensis junij MCCCCLIV in civitate genuense.

Campocasso Valle Calle Nebio

Castà Santo Pietro Nebio

Rutali di Rutali Nebio

Bagnaninchi di Lucciana Marana

Casabianca di Ampognani

Valentini di Pastoregia Rostino

Matra di Matra Serra

(1) La copie Vincensini ajoute : **quae sunt.**

Chiatra di Chiatra Verde
Pancaraccia di Pancaraccia di Serra
Curtinchi di Bozio
Omessa di Omessa di Talcini
Pruno di Pruno di Ampognani
Santo Antonino di Balagna
Corbara di Corbara di Balagna (2)
Murtini di Belgodere di Balagna
Familie quindecim de quibus supra dissimus ille sunt
illustres

Pitriconi di Sorio di Nebio
Limarola di Vallecalle di Nebio
Alesandrini di Oletta di Nebio
Morlas di Oletta di Nebio
Antonj di Ersu di Cavo corso
Mattei di Centuri di Cavo corso
Negroni di Roglano di Cavo corso
Massei di Sisco di Cavo corso
Gentili di Brando
Li feuditari di Nonza Gentili
Sansonettili della Bastia
Poggi della Bastia
Caraffa della Bastia
Angeli della Bastia
Varese della Bastia
Murelli della Bastia (3)
Cardi della Bastia
Rico della Bastia
Mattei della Bastia
Buttafoco di Vescovato di Casinca
Frediani di Penta di Casinca
Pernici di Penta di Casinca
Casalta di Casalta di Ampognani
Pietri di Taglio di Tavagna
Mari di Taglio di Tavagna (4)
Corsi di Talasani di Tavagna
Grimaldi di Poggio di Moriani
Poli di Cerfione di Campoloro
Cotoni di Cotone di Campoloro
Casalta di Casalta di Campoloro

(2) Ce nom manque dans la copie Vincensini.

(3) Manque à la copie V.

(4) Idem.

Arighi di Corti di Talcini
 Ciacaldi di Vescovato di Casinca
 De signori di Corti di Talcini
 Moltedo di Corti di Talcini
 Nasica di Prato di Giovellina
 Morazzani di Sepola dimorente a Moltifao
 Grimaldi di Santo Tre dimorente Castifao
 Leoni di Belgodere di Balagna
 Malaspina di Speloncato di Balagna
 Arighi di Speloncato di Balagna
 Fabiani di Palmento di Balagna
 Guiliani di Muro di Balagna
 Pietrucci di Cateri di Balagna
 Lega di Lumio di Balagna
 Antonini di Montemaggiore di Balagna
 Bonacorsi di Calenzana di Balagna
 Marini di Calenzana di Balagna
 Parigi di Corbara di Balagna
 Alesandri di Guidazo di Vico
 Ciacaldi di Guidazo di Vico
 Bianchi di Vico
 Vincentelli di Vico
 Orticoni di Monticello di Balagna
 Colonna di Oppieto di Cinerca
 Bonaparte di Ajaccio (5)

(5) D'après la formule de la chancellerie qui suit cette liste et qui est datée de 1454, il semblerait que la famille Bonaparte était déjà à Ajaccio à ce moment. Or c'est en 1486, que l'Office de Saint Georges, décida de construire le nouvel Ajaccio sur son emplacement actuel et le peupla avec une centaine de familles génoises venues de Terre ferme, donc du territoire ligure. Ce n'est donc pas à ce moment que les Bonaparte vinrent en Corse. M. Colonna Cesari-Rocca dans son **Nid de l'aigle**, si documenté et si intéressant, prétend que le premier Bonaparte, Giovanni, fut appelé en 1479, de Sarzana à Bastia par Tomasino de Campo-Fregoso, dont la famille avait reçu l'investiture de l'île depuis 1447. C'est le fils aîné de ce Giovanni. Francesco, surnommé le Moro, qui serait venu habiter la nouvelle ville d'Ajaccio, comme soldat mercenaire de l'Office et aurait été l'ascendant au dixième degré de Napoléon 1^{er}. S'il en est ainsi, comment concilierait-on la présence avant 1454 d'une famille distinguée et corse du vieil Ajaccio, nommée Bonaparte, avec l'affirmation de l'arrivée de cette même famille ligure en 1490. N'y aurait-il pas eu deux familles Bonaparte, distinctes ? L'une se serait établie en Corse dans l'Ajaccio de Castelveccchio, aujourd'hui disparu, à une époque plus ancienne que le XV^e siècle et l'autre dans la citadelle de 1486, à la fin du XV^e. A moins que la date de 1454, placée à la suite de la liste, ne soit pas celle de sa formation ! !

Susini di Sarte (6)
 Pietri di Sartè
 Ortoli di Sartè
 Piretti di Olmeto
 Li signori Colonna di Istria
 Peraldi di Talano
 Abbatuci di Zicavo di Talano
 Ornano di Sa Maria di Ornano
 Cesari Colonna della Rocha
 Quenza di Quenza della Rocha (7)
 Rocha Sera della Rocha (7)
 Galloni di Olmeto
 Piretti di Olmeto
 Catanei della Mezana (8)
 Ferri di Bugognano (8)
 Ottomani di Fiumorbo
 Martinetti di Fiumorbo
 Cristiani di Rostino
 Gentili di Calcatoggio di Cinerca
 Giuliani della Algaiola di Palagna

Omnibus quibus quinque principibus e magistratibus vel
 alis quam vis dignitate fulgentibus ceterisque ad quos pre-
 sente nostre devenerint presentate fuerint fidem facimus in-
 dubiam testimonioque publico attestamus in libro nobilitatis
 Rei publice nostre vel esse descritte e descritte sunt in och
 librum tote familie magnifiche trattari ab omnibus reputari
 pro nobili tam in dominio nostro quam in alia partes
 mundi et infrascriptum cancellarium scribi jussimus
 genue in regali nostro palatio die decima nona mensis junii
 MCCCCLIV.

Spinola protettore. Fieschi, Doria, Giustiniani, Centu-
 rione, Giustignani, Brignole, Grimaldi, Negroni cancelliere.

Noi Gerado Spinola governatore della isola di Corsica
 autoriziamo gli avantidette famiglie seguendo gli autorità
 datagli dalli protettori e procuratori delle compare dell' es-
 celse comune di S. Giorgio. Il tutto affermato e convalidato
 dal doce e governatori della Serenisima repubblica genovese
 che cosi noi affermiamo e convalidiamo a quanto e scritto
 nel presente libro.

(6) La copie V. ajoute ici Bagiochi, Ajaccio

(7) Ces deux noms manquent à la copie V.

(8) Idem pour ces deux noms.

Chi vorà la sua carta bergamena si presentera all' erchivio e paghera uno scudo genovese chi la prendera in carta bianca paghera uno mezo scudo però quelli che sono iscritti nel presente libro di nobiltà con la sottoscrizione delli sottosegnati che tanto da noi viene affermato e confermato e convalidato con li autorità dal Sere^{mo} Senato della eccellenz ma camera della serema Republica di Genova (9).

Bastia li 4 febraro 1571.

Gierardo Spinola governatore
De Franchi cancell^{re}

Orsone Morlas di Oletta di Nebio
Arichi Giovantomaso di Corti pieve di Talcini
Ortoli Antonio di Frasso (10) di la ta monti
affirmate

Lepidi Paolo di Santo Pietro di Nebio
Pancaraccia Gulio di Serra
Alesandrini Francesco di Oletta di Nebio
Parigi Martino di Corbara di Balagna
Pietriconi Cesare di Sorio di Nebio
affirmate

Valentini Giacomo Francesco di Pastoreccia
di Rostino
Poli Luiggi di Campoloro
Alesandri Giovanandrea di Guidazzo di Vico
affirmate

Roccasea Giovanbatista di Quenza di Pumonti
Feri Antonio di Baccagniano del di la ta monti
Mortini Giovanpietro di Belgodere di Balagna
Roccho Cesare Colonna di Pumonti
affirmate

(9) On remarquera ici l'emploi de la langue italienne, à la place du latin précédent. Gérard Spinola fut gouverneur de la Corse de 1691 à 1700, d'après la liste des gouverneurs dressée par Gregory dans sa savante édition de l'histoire de Filippini en 5 volumes (1832), tome III, appendices page 104. Il faut entendre que Spinola confirma le décret antérieur des Protecteurs de Saint Georges et rappela pour mémoire celui de 1571, 4 février par lequel toute personne désignée comme noble pouvait se faire délivrer attestation de sa noblesse.

(10) Ce nom semble avoir été gratté et surchargé du mot Frasso. On notera que précédemment les Ortoli de la noblesse étaient indiqués comme étant de Sartène. Le mot Frasso n'existe d'ailleurs pas dans la copie V.

Matra Alerio Francesco di Serra
 Frediani Simonpetro della Casinca
 Bonaccorsi Bartolomeo di Calenzana di Balagna
 Antonini Giulio di Montemaggiore di Balagna
 Cieccaldi Bastiano del Vescovato di Casinca
 affirmate

Grimaldi Giovanbatista del Pogio di Muriani
 Angeli Pierantonio di Bastia
 Pernici Bastiano della Penta di Casinca
 Casalta Casimiro di Ampogniani

affirmate

Pietri Aniceto di Taglio di Tavagnia
 Mari Innocenzio di Taglio di Tavagnia
 Antoni Pietro d'Ersa di Capocorso
 Arighi Giovanbernadino di Spiloncato della
 Balagnia

affirmate

Bianchi Giuseppe di Vico di Pumonti
 Vincentelli Andrea di Vico di Pumonti
 Bagiocchi Paolo di Ajaccio
 Curtinchi Martino di Bozio

affirmate

Dux gubernatores e procuratori serenime reipublice genuae.

Omnibus e quibusquinque principibus e magistratibus vel aliis quamvis dignitate fulgentibus ceterisque ad quos presente nostre devenerint presentate fuerint fidem facimus in dubiam testimonioque publico attestamur in libro nobilitatis Reipublice nostra et esse descriptum N. magnifico tractari ab omnibus reputari pro nobile tam in dominio nostro quam in alia partes mundi us (?) nostras fieri (11) sigiloque nostro muniri et infrascriptum cancellarium scribi jussimus datum in regali nostro palatio die mese anno.....

Fabiani (12) Giovannadrea di Palmento di Balagna
 Lega Pietro di Lumio di Balagna
 Salvini (?) Carlo di Nessa
 Grimaldi Giacomo di Caccia (13)
 Costa Giacomo di Muriani
 Casalta Andriano di Campoloro

affirmate

(11) Ces trois mots manquent dans la copie V.

(12) La copie V, porte Frediani.

(13) Semble avoir été ajouté après coup.

Gentili Gulio della Cinarca di Pumonti (14)
 Catanei Pietro della Mezzana di Pumonti (14)
 Feuditari di Nonza
 Gentili del Capo Corso
 Bonaparte Giuseppe di Ajaccio (15)
 Chiatra Alesandro di Verde.

affirmate

Malaspina Giuseppe di Spiloncato di Balagnia
 Nasica Guglielmo (?) di Giovellina (16)
 Carbona (?) Ventura di Pomonti (16)
 Mertini (?) di Covasina di Fiumorbo (16)
 Rutali di Nebio.
 Bagnaninchi di Marana
 Casabianca Luzio di Ampognani
 Murelli della Bastia
 Casta di S. Pietro di Nebio
 Sansonetti della Bastia
 Omessa di Talcini (17)

Vi ne sono di quelli che non sono iscritti alla nobiltà ma sono segnati in questo libro al dodeciato per essere persone di sfera e per essersi fatti merito presso della Serma Republica di Genova non ponno però essere amessi a tutto quello che anno li scritti e che sono confirmati dalli protettori di S. Giorgio quelli sono dichiarati gentiluomini.

Gerardo Spinola Gov^{re}
 De Franchi Cancelliere

Orticoni Giovannes Battista nativo della provincia di Balagna descritto in questo nostro libro di nopiltà : ita confirmamus.

Urbano Battaglini nativo della Pieve di Talcini descritto in questo nostro libro di nopiltà : ita confirmamus.

Convâte

Ottomanus (18) Ottomani nativo della pieve di Fiumorbo descritto in questo nostro libro di nopiltà

ita confirmamus

(14) Ce nom manque à la copie V.

(15) Il s'agit sans doute de Giuseppe, fils de Carlo Maria, qui épousa en 1682 la fille de Guglielmo de Bozzi. (cf. Colonna de Cesari-Rocca : *Le nid de l'aigle*, p. 295.

(16) Ce nom manque à la copie V.

(17) Cette liste a du être ajoutée par le gouverneur Spinola à la fin du XVII^e.

(18) La copie V. ajoute le prénom de Conrado.

Giovantomaso Ceccaldi nativo nella piana provincia di
Vigo descritto in questo nostro libro di nopiltà

ita confirmamus

Onorio B...oisi (19) nativo della pieve di Talcini descritto
in questo nostro libro di nobiltà

ita confirmamus

Giovan Francesco Castellani di Niolo descritto in questo
nostro libro di nopiltà,

ita confirmamus

Antonio Cerati (20) della pieve di Talayo descritto in
questo nostro libro di nopiltà,

ita confirmamus

Convàle

NOUVELLE CORSE

LA SPELONCA

Dans la première partie de cette nouvelle de Madame Edith Southwell-Colucci, nous avons assisté à la mort de la vieille Zia Mari Anto dont l'enterrement va attirer les parents et amis au village de Ota. Son compère Francè d'Evisa a été prévenu et a décidé de s'y rendre malgré l'heure tardive et malgré son épouse, Rosali, en traversant la gorge de la Spelonca.

Rosali ne cesse de bougonner, mais un regard de Francè la fait rentrer à la cuisine. Son mari prend sa compagne inséparable, la grande ombrelle verte, remplit d'*arba tabaccu* d'excellente qualité sa blague à tabac, en peau de chat, ornée d'une longue houppe rouge, met à la bouche sa pipe, se coiffe d'un béret en drap noir, et, sans discuter davantage, d'un geste rapide, salue la compagnie et se met en route. Après quelques minutes de marche, il arrive au carrefour où aboutit le sentier détestable qui conduit au bas de la gorge. Francè marche d'un pas cadencé et lent,

(19) Le nom est à peu près illisible tant le parchemin est déchiré. Peut-être peut-on lire Rossi car o... et si sont bien lisibles. D'ailleurs le nom manque à la copie V.

(20) Ou Perati. — V. écrit Pratti della provincia di Talayo.

sachant que le soleil l'éclairera pendant plusieurs heures et qu'il pourra ainsi avoir le temps d'effectuer son fatigant voyage.

Le sentier descend jusqu'au torrent en faisant des détours, puis suit les sinuosités du cours d'eau en longeant les bords de ses eaux noires qui bouillonnent autour des blocs de pierre.

Dans le bas-fond, il ne voyait plus de soleil, bien que les cîmes des monts qu'il avait devant lui fussent toujours éclairés comme en plein jour. La solitude était complète ; il n'apercevait ni maisons, ni traces de cultures. Francè poursuivait son chemin, en fumant. Et se livrant à de vagues méditations, il n'accélérait point le pas.

Il voit un vieux pont génois, à la voûte légère, qui réunit les deux rives du torrent. Francè s'assied sur le parapet et se repose. Avec une paire de ciseaux arrondis, il coupe le tabac et se met à fumer béatement. Eclairés par le soleil couchant, des nuages couronnent les monts. Puis la lumière s'affaiblit graduellement et tous les sommets, jusqu'au pic le plus élevé, prennent une teinte grisâtre uniforme. La nuit vient. Francè, inconscient de tout ce qui l'entoure, somnole à la façon des montagnards. Lorsqu'il se réveille, la nuit s'étend sur la vallée. Il rallume sa pipe, saisit l'ombrelle, l'attache derrière le dos avec une longue ficelle et se remet en route. Il traverse le pont et suit un étroit sentier, presque invisible la nuit, sur les bords du torrent. Le voici en pleine Spelonca, dans les lieux préférés des sorcières et de ceux qui les accompagnent. Malgré cela, il ne se trouble pas et va tranquillement de l'avant, comme s'il marchait dans sa propre maison.

Par instant, des ombres grises le frôlent et l'accompagnent un bout de chemin, puis disparaissent dans l'obscurité, sans qu'il daigne se retourner pour les voir. Plus loin, une sorcière, à cheval sur un balai, saute sur lui ; mais elle est rappelée par ses compagnes, qui poussent d'horribles cris tandis que des chats noirs miaulent dans la grotte secrète du maquis.

Francè reconnaît tout de suite la sorcière. C'est sa cousine Gioà, qui tient boutique dans un village voisin. Maintenant que son fils est marié et qu'elle a une bru qui l'aide, elle a plus de temps pour s'échapper de la maison, la nuit.

— Hé ! Gioà, crie-t-il, en levant la tête, où vas-tu comme ça ?

— Je suis attendue à Ota ; Mari'Anto agonise. Nous pratiquions, elle et moi, les mystères ; et je vais pleurer sous

sa fenêtre. Il faut que j'apprenne aux chats-huants à hurler autour de sa maison, et aux chiens à hurler lorsqu'elle sera morte. N'oublie pas de penser à moi quand tu veilleras son corps et prieras pour son âme.

Cela dit, elle poursuit sa macabre chevauchée. Derrière Francè, les fantômes gris allongent le pas et murmurent :

— Nous devons nous hâter, Francè ; Mari'Anto nous attend là-bas. Nous sommes les âmes de ses morts, et nous allons la prévenir qu'elle va bientôt nous rejoindre. Comme les nuits précédentes, nous frapperons à sa fenêtre.

Les voix se font de plus en plus faibles, puis on ne les entend plus ; et les esprits se sont évanouis.

Francè marche sans se troubler. Il n'éprouve point le besoin de faire le signe de la croix et ne tremble point en se trouvant en présence de choses de l'autre monde. N'est-il pas, lui, initié aux secrets de l'au-delà !

Parvenu à un certain point, il aperçut une merveilleuse source d'eau limpide qui sort de la pierre, forme en tombant une mare, près du sentier, et alimente un ruisseau qui descend jusqu'au torrent. Lorsque Francè s'en approcha, il entendit de douces voix enfantines et vit les gracieux visages de trois adolescentes assises au bord de l'eau transparente, où elles étaient plongées, ne laissant apercevoir que la moitié de leur corps. Ces mauvais esprits de la source se lamentaient de ne pas avoir rencontré une victime qui, dans leur solitude, serait venue les distraire. Mais leurs murmures cessèrent lorsqu'elles entendirent des pas d'homme, et les fillettes, avec des mouvements de couleuvre, sortirent de l'eau, prêtes à se précipiter sur l'être humain, inconscient du danger qui le menaçait, à l'étreindre dans leurs bras et à le plonger dans l'eau pour se donner la folle joie d'assister aux souffrances du noyé et à son agonie. Mais elles n'ignoraient point que si leur victime leur opposait une trop longue résistance, elles étaient dans l'obligation de la laisser fuir ; et alors elles avaient encore la satisfaction d'être assurées que pendant le restant de sa vie, elle serait affligée d'une affreuse maladie : folie ou épilepsie, provoquée par leurs attouchements.

Dès que Francè fut près d'elles, les fillettes allongèrent leurs doigts effilés pour l'enlacer ; mais lui les vit et s'arrêta.

— Mes sœurs, leur dit-il, vous voulez donc me faire mourir ? Cependant vous aurez la patience d'attendre une autre victime.

Il se mit à rire doucement et envoya sur elles une bouffée de sa pipe.

Furieux d'avoir été repoussés, les Esprits reculèrent, leur gracieux visage enfantin, horriblement défiguré par la rage et la cruauté, et laissèrent passer Francè. Lui, poursuivit sa marche vers Ota, d'un pas toujours lent et régulier.

Rien, pendant quelque temps, ne vint plus troubler sa placidité. Il approchait du but, et déjà voyait scintiller les étoiles au-dessus du promontoire des Signori, devant Ota.

Soudain, un bruit sourd frappa ses oreilles, interrompant brusquement ses méditations. Puis une lumière éclatante illumina peu à peu la vallée. Francè se demandait, vaguement, s'il n'allait pas être en présence d'une nouvelle aventure.... Il entendit des meuglements formidables et une furieuse galopade. Une odeur de brûlé pénétra dans ses narines. Puis la chose lui apparut. Elle sortit du maquis en faisant un énorme bond et se planta devant lui, au milieu du sentier.

C'était une masse noire, ayant la forme d'un taureau aux cornes longues et recourbées, enveloppée d'une lumière phosphorescente. Quatre énormes sabots labouraient la terre en lançant des étincelles. De la fumée et des flammes sortaient de sa bouche ouverte et monstrueuse, ainsi que de ses naseaux. Ses yeux féroces lançaient des éclairs, et son corps dégageait une si forte chaleur que la partie du maquis que la bête traversait était aussitôt complètement brûlée. Ses yeux faisaient scintiller les roches voisines, comme en été le soleil de midi.

Francè était surpris. C'était là une apparition terrifiante même pour un paysan flegmatique et un homme initié aux Grands Mystères. Jamais il n'avait vu chose pareille, et ne savait comment aborder la bête. Le taureau baissa la tête et se mit à meugler, faisant résonner tous les échos. La terre et les cailloux du sentier que la bête, par un mouvement frénétique des sabots, lançait en l'air, pleuvaient autour de lui. De ses yeux flamboyants elle le fixait, et de ses énormes cornes, elle balayait la terre à ses pieds. Mais Francè restait impassible.

Son immense corps barrant la route, ce fut le taureau qui parla le premier :

— Homme, va-t-en ! Ce chemin est à moi, et tu ne passeras pas.

Francè regarda autour de lui, puis cracha par terre.

— Ami, répondit-il tranquillement, les sorcières et les

esprits de la Spelonca sont mes sœurs et frères, et tous, ce soir, m'ont laissé passer. Et toi seul m'arrêterais ?

Un rauque meuglement, comme un éclat de rire, l'interrompit aussitôt.

— Etre humain misérable ! Frère des esprits et des sorcières ! comment peux-tu me comparer à eux ! Fuis, avant de brûler comme cette herbe.

La bête souffla sur la terre, et il vit aussitôt deux petits feux, qui enflammèrent les herbes autour de lui.

Francè n'était pas rassuré.

— Il me faudrait donc revenir sur mes pas et être l'objet de la raillerie de mes frères et sœurs ; et cela parceque tu as plus d'autorité qu'eux ?... » Pour s'exprimer plus aisément, il retira la pipe de sa bouche et continua de parler :

— Et d'abord, dis-moi si tu es plus puissant que moi-même.

Alors, d'une voix forte, il prononça les graves paroles que l'on ne saurait transcrire ici.

Les meuglements cessèrent tout de suite, les sabots frappèrent de moins en moins la terre, et la lumière s'éteignit dans les yeux féroces de la bête. La fumée des naseaux devint subitement aussi blanche que celle qui se dégage des charbons brûlants que l'on jette dans l'eau. L'énorme tête se balança, comme frappée par un maillet, et le taureau diabolique tomba lourdement à genoux devant le Maître. Puis il se leva péniblement et pénétra dans le maquis, où l'on entendit un bruit de branches brisées et de pierres roulantes, preuves évidentes de la difficulté qu'éprouvait la bête à s'ouvrir un chemin.

Francè, lui, continua son voyage sans autre incident et enfin arriva à Ota. Dans le village, tous l'attendaient dans l'anxiété, car Fili avait fait savoir qu'il allait passer par la Spelonca.

Mari'Anto marmottait lentement, les yeux fermés. Ses parents préparaient activement les mets qu'on devait servir au banquet funèbre, deux moutons, des poulets et un marcassin, tué par don Pé, alors qu'il rentrait au village. Suspendues à la porte de la maison étaient les victimes qui devaient faire honneur à la cérémonie.

Francè n'avait donc rien à faire. Il alla s'asseoir à la terrasse du café ; et là, il s'empressa de parler de ses aventures, que tous écoutèrent dans un silence religieux.

Enfin les bavardages ayant pris fin, les hommes rentrèrent dans leurs demeures, où leurs femmes les attendaient impatiemment.

On éteignit les lumières, et dans Ota, tous s'endormirent.

Mari'Anto marmottait lentement, les yeux fermés, dans l'obscurité de sa minuscule chambre.

Avant l'aube, tout le village fut réveillé en sursaut. On entendit le bruit d'une puissante automobile et des coups frappés violemment à la porte de la maison de don Pé.

Ce sont les parents d'Ajaccio, *u Sgiò Pà* et sa famille, qui ont loué une limousine jaune, pour pouvoir assister à temps à l'enterrement. On les reçoit très cordialement et on les renseigne en leur donnant force détails sur l'état dans lequel se trouve la vieille. On les conduit ensuite dans la chambre, où tous, ainsi que l'exige le devoir le plus strict, encore qu'ils soient à moitié endormis, pleurent à chaudes larmes, autour du lit de la *Zia*.

Leur devoir accompli, les citadins, satisfaits de leurs parents et d'eux-mêmes, vont se coucher.

Le lendemain, rien de nouveau. *Zia Mari Anto* vit encore : elle respire lentement, mais avec régularité. Ajaccio et Ota s'entretiennent de choses et autres avec la plus grande courtoisie. Le village peut voir même et admirer les beaux costumes de la ville, et les citadins respirer l'air pur de la montagne. *U Sgiò Pà* se restaure en buvant de l'excellent vin de son cousin, joue aux cartes et parle politique locale. Pendant ce temps, Madame et les ménagères échangent des recettes de cuisine et toutes protestent à l'unisson contre la vie chère.

Mais, à dire vrai, le temps commence à paraître long à tous ; et pour parler franchement, *Zia Mari'Anto* ne se montre pas très empressée de s'en aller dans l'autre monde. La pauvre vieille est bien soignée et ne manque de rien. Maddalé fait plus que son devoir, cependant tous commencent à dire que la tante en prend bien à son aise. L'enterrement, la cérémonie funèbre, gloire suprême d'une existence corse, consolation des survivants, sera bien médiocre quand la mort viendra.

Mari'Anto, à la fin de sa vie mouvementée, est à l'agonie, et les circonstances exigent qu'elle fasse une sortie sensationnelle de la scène du monde ; mais on ne va se trouver qu'en présence d'une banale chute de rideau de théâtre. La tante aurait pu avoir un lit de mort parfait... des parents en larmes, des « Voceratrici », des funérailles émou-

vantes... Que pouvait-elle exiger de plus ? Mais aucune pièce de théâtre ne peut avoir de succès si elle est trop longue. La pauvre femme, comme elle serait mortifiée si elle pouvait se rendre compte qu'elle joue si mal son rôle ! Que de fois n'a-t-elle pas participé elle-même à des cérémonies funèbres en y mettant toute son âme et en versant de chaudes larmes !

La viande ne peut être conservée qu'un jour encore, les légumes pourrissent ou se séchent, le pain et les bonbons deviennent durs... et les hommes font les yeux doux aux bouteilles de vin vieux. Déjà les cousins d'Ajaccio et Francè parlent de partir. On ne sait que faire ; la famille est sérieusement inquiète. Il lui sera impossible de renouveler les provisions pour honorer la mort de la vieille parente et s'honorer elle-même. Maddalè, désespérée, se tord les mains et se lamente.

— Que ferons-nous, disait-elle ; toutes nos provisions vont être perdues. De leur côté, Concè et Natali avaient promis d'improviser des « voceri », et maintenant Concè déclare qu'elle est absolument obligée de partir pour Bastia, où sa fille est tombée malade. Quant à Natali, elle ne veut pas improviser seule, parce que Don Pè, aux dernières élections n'a pas voté pour son mari. Si elle a consenti à aider Concè, dont la voix est fatiguée, c'était parce que son fils avait promis d'acheter ses cédrats, et qu'il en offrait un prix plus avantageux si elle accompagnait sa mère lorsqu'elle improviserait des voceri... Mais personne ne vient à mon secours !

Et l'infortunée Maddalè, qui ne peut plus parler, interrompt ses lamentations, plus sincères que les *voceri* auxquels elle fait allusion. Un instant après, elle ajoute :

— Et puis Lilina avait promis de m'apporter de Mari-gnana quelques bouteilles de son délicieux vin blanc, celui, chères amies, que son mari avait fait, il y a trois ans, avant le *malheur* (1) qui lui est arrivé. Mais j'ai entendu dire que Marco Maria, fatigué de « garder le maquis », a résolu de se constituer prisonnier et de se livrer aux gendarmes. Cependant avant qu'il mette son projet à exécution, Lilina veut se rendre à Marseille, chez sa sœur, car « les autres » sont toujours en colère et elle ne serait pas en sûreté lorsque son mari passerait en Cour d'assises. Le juge de paix l'a assurée qu'il serait à coup sûr acquitté, attendu

(1) Il avait tué un homme.

que la victime l'avait gravement insulté : il l'avait traité de voleur, sur la place de l'église, lorsque Marco Maria lui avait dérobé un cochon. Ces choses, ajouta-t-elle avec emphase, à cause des enfants qui l'entouraient, ne doivent pas se dire.

Enfin Zia Mari'Anto se décida à mourir. Maddalé vit, avec un chagrin sincère, sa vieille parente rendre le dernier soupir. Elle lui ferma les yeux et, entre ses mains jointes, plaça un crucifix. Puis, les larmes aux yeux, mais aussi avec le sourire de satisfaction d'une bonne ménagère, elle courut à la cuisine, et il était grand temps — elle ne le savait que trop — pour sauvegarder son honneur de bonne cuisinière. La nouvelle de la mort de Zia se répandit rapidement dans le village ; et aussitôt la maison en deuil fut envahie par les amis et les parents qui voulurent témoigner leur douleur aux parents. Concè et Natali se surpassèrent en improvisant de merveilleux *vocerì*. Tous, dans la maison, ne cessèrent d'avoir les yeux humides. Les mets offerts aux personnes qui veillaient la morte et ceux servis au banquet qui suivit la cérémonie funèbre étaient si délicieux qu'à Ota on parle encore de ce repas pantagruélique...

E. SOUTHWELL COLUCCI.

(Nouvelle adaptée par J. Carabin).

N.B. — L'histoire de la vieille femme qui s'obstinait à ne pas vouloir mourir m'a été racontée à Evisa, en 1924, par le Juge de paix. La rencontre de **Françè** avec le mystérieux taureau m'a également été racontée par un jeune homme qui, tout en ne paraissant pas y croire, se serait bien gardé de s'aventurer seul, la nuit, dans la Spelonca. Les épisodes de la sorcière et des esprits de la Source sont des légendes que l'on narre souvent (2).

S. C.

(2) Nous rappelons que cette nouvelle a été publiée en langue italienne dans la Revue de Cagliari : **Mediterranea**.

QUATRE LETTRES DU COLONEL DE GENTILE

Avant-propos

Le Colonel Joseph de Gentile, frère cadet du général de ce nom (1), et né à Nonza, (Cap-Corse), le 16 avril 1762 (d'après un état de ses services malheureusement incomplet) fut élu capitaine au 1^{er} Bataillon de volontaires corses soldés, le 22 mars 1792. Il passa en la même qualité au 16^e bataillon d'infanterie légère, lors de sa formation le 19 avril 1793, par arrêté des Représentants du peuple, délégués en Corse.

« Il fit les guerres depuis la Révolution », fut blessé d'un coup de feu le 12 thermidor, an III « à l'occasion d'une reconnaissance de poste à l'aile droite de l'armée d'Italie, sous les ordres du général Laharpe (2)

Proposé pour chef du 3^e bataillon de la 16^e demi-brigade (emploi dévolu à l'ancienneté) comme étant le capitaine le plus ancien de grade, pour remplacer « le citoyen » Allier promu au grade de chef de la dite demi-brigade le 11 prairial 93, il fut « reçu et nommé en cette qualité ». Mais l'affaire ne marcha pas toute seule, comme on le verra par un document qui est la pièce principale de son maigre dossier (3).

Ici s'arrêtent les seuls renseignements qu'ont pu nous procurer les Archives administratives de la Guerre, et nous ignorons à quelle date Giuseppe Gentile fut promu colonel ou chef de brigade comme on disait alors, à quelle date il se maria et avec qui. Nous savons seulement qu'il eut cinq filles.

(1) Voir pour ce dernier l'Appendice I.

(2) A ce propos, nous avons à nous excuser d'une légère erreur insérée à la page 114 (note 20) du n° 57 de la **Revue de la Corse**. Le Gentili ou Gentile (l'orthographe a varié) qui y est mentionné comme blessé à l'affaire du 12 thermidor (30 juillet 95) et qui n'est, comme nous l'avons dit, ni le général Antoine l'ancien gouverneur général des îles Ioniennes, ni le général Vincent, inspecteur de gendarmerie, est bien le frère de l'un des deux, et nous ne nous sommes pas trompés en le présumant, mais c'est du dernier. Les lettres que publient le présent numéro nous l'apprennent indubitablement.

(3) Voir l'Appendice ci-après.

D'après l'*Histoire du Cap Corse*, ouvrage de notre éminent compatriote M. Camille Piccioni, ancien ministre plénipotentiaire, sa fille aînée, Contessa, épousa son cousin Gentile, dont elle eut trois fils. L'aîné, Vincent, eut à son tour trois enfants dont Gabrielle, l'aînée, devint Madame Domergue, laquelle est belle-mère, par sa fille Pauline, du docteur Orsini.

C'est à l'aimable obligeance de ce dernier que M. le professeur Ambrosi doit la communication des quatre lettres qui suivent, choisies comme les plus intéressantes, parmi celles que laissa l'arrière grand-père.

*
**

Gentile, à son cher ami Carlino Angeli.

Nice, le 30 Avril 1796,

Par votre (lettre), que mon frère a reçue le premier de ce mois, j'ai appris avec le plus grand plaisir votre bon état (de santé) et celui de ma mère et de mes sœurs. Je suis infiniment fâché de l'affliction et des inquiétudes dont vous avez souffert, mais je me flatte d'autre part, qu'avec votre philosophie habituelle, vous saurez les supporter patiemment, d'autant plus que tout cela finira bien.

Les incalculables victoires, que nous avons eues, ces jours derniers, avec les trois batailles (4) que nous avons livrées à nos ennemis et dans lesquelles ils ont toujours été complètement battus, nous assurent la paix. En outre notre armée ne cesse de les poursuivre pour achever leur destruction, et dans quelques mois vous verrez ou la paix, ou leur ruine entière et l'invasion totale des Etats du roi de Sardaigne. Déjà il lui en reste peu, étant nous-mêmes aujourd'hui à douze lieues de Turin (5).

Ces nouvelles doivent beaucoup consoler, car si la République française est assez forte pour abattre les plus fiers et les plus forts ennemis, pourquoi n'abattrait-elle pas et ne saurait-elle punir le petit nombre de ces poltrons qui trem-

(4) Il s'agit évidemment des trois victoires que Bonaparte, le nouveau général en chef de l'armée d'Italie, remporta à Montenotte sur les Austro-Piémontais (les 11 et 12 avril) à Millesimo sur les Piémontais (les 13 et 14), et enfin à Dego sur les Autrichiens (les 14 et 15).

(5) Joseph Gentile ne se trompait pas. L'armée sarde, écrasée à Mondovi le 22, fut obligée de poser les armes par l'armistice de Cherasco signé à dix lieues de Turin (28 avril) et qui, changé le 3 juin en un traité de paix, donna à la France la Savoie avec les comtés de Nice et de Tende.

blent à la vue de nos baïonnettes ? Et quand même la Corse ne nous serait rendue qu'à la paix, à ce moment aussi tremblent ceux qui ont voulu humilier l'honnête nation. Alors, notre justice n'usera pas d'équité.

.....

Continuez cependant à bien vous porter, faites mille compliments de ma part à votre femme dont je vous prie de ne pas faire languir les droits conjugaux, d'autant plus que la République a besoin de population. Déjà je pense que dans votre inquiétude vous n'aurez pas manqué de faire la cour aux jeunes filles ; et je vous prie de redoubler vos soins pour les pauvres expatriés, en raison du long carême qu'ils font ici.

Je suis depuis quelques jours dans ce pays, après un pénible voyage d'un mois environ, ce qui m'a privé du plaisir d'avoir à battre l'ennemi. Il me fallait rentrer en France pour aller aux eaux, en raison de mon bras resté tel que celui de feu mon patron Hyacinthe. Enfin, à mon retour, j'espère aller à Turin ou à Milan.

Faites mes compliments à la famille Antonetti et aux Giraldi. Je vous embrasse, ainsi que le Chanoine et comme d'habitude je me dis votre ami.

Giuseppe (Joseph)

P.S. — Compliments à tous les vrais amis.

*
* *

II. — Au même,

Livourne, le 14 août 1796

Nous voici, finalement, cher ami, après avoir chassé nos ennemis d'Italie et les avoir poursuivis jusqu'en Allemagne (6) dans cette cité-ci, arrivant de Trente. Nos armées, victorieuses partout, ont réduit les Impériaux à demander la paix et même, suivant les dernières nouvelles arrivées ici et récentes d'hier, je la crois déjà conclue (7).

Mais de quelque manière que ce soit, la République veut d'ici peu conquérir la Corse. Elle y a acheminé, et dans

(6) C'est-à-dire, dans le Tyrol, dans le Haut Adige.

(7) Gentile allait un peu vite en imagination. La campagne était loin d'être terminée et si Bonaparte en avait fini avec Beaulieu, il lui restait encore à battre successivement Wurmser, Alvinzi, Provera, à refouler l'archiduc Charles et, les Alpes franchies, à pousser jusqu'à Léoben où il signerait les célèbres préliminaires de paix, en avril 97).

bien d'autres endroits, des forces nombreuses pour s'y rendre malgré l'escadre anglaise. Elle y a consacré beaucoup et encore beaucoup d'argent, enfin, tout ce qui est nécessaire pour une telle entreprise.

Nous, militaires corses, qui doublement sommes intéressés à cela, nous serons à la tête de cette expédition qui doit être commandée par les généraux Gentili, Cervoni et Casalta (8). Le pardon sera général si les Corses se décident à oublier ensuite le passé. Le culte doit être libre et les antiques coutumes conservées, ce qui doit contenter beaucoup nos compatriotes.

Des comités doivent se former, et pour cette raison vous ne devrez pas (ainsi que les autres amis auxquels, après justes réflexions, je n'écris pas), tarder à vous y rendre, ou comme membres nommés officiellement, ou comme simples particuliers, pour manifester votre attachement à la République. Et si vos affaires vous en empêchaient, au moins ne tardez pas, aussitôt que vous saurez notre débarquement, à vous joindre à nous et aussi à tous ceux qui voudront suivre (le mouvement) de quelque région ou piève qu'ils soient.

Ne vous laissez pas abuser par les faux dires des satellites anglais ; vous devez croire que je ne veux pas vous exposer mal à propos, d'autant plus que, d'une manière certaine, nous n'avons pas besoin des forces des paysans, en ayant suffisamment là. Mais si vous faites ce que je vous indique, vous en trouverez contentement.

.....

Adieu, cher monsieur Carlino, sous peu je vous embrasserai et je pourrai mieux, en personne, vous suggérer ce que vous devez faire. Compliments à tous les amis et à tous les vôtres, et croyez-moi toujours votre ami sincère.

Joseph.

P.S. — Mon frère arrivera demain avec son corps (de troupe) au total six mille hommes, tous destinés à cette opération.

III. — Au même (9)

Corfou, le 2 juillet 1797, (vieux style)

L'arbre de la liberté française, ayant poussé ses racines

(8) Expédition qui se réalisa deux mois après (octobre 96).

(9) Alors commissaire du Gouvernement dans le canton de Santa-Giulia, à Nonza.

jusqu'aux îles les plus lointaines du Levant, a fait que moi aussi, je suis contraint d'y venir, au lieu de m'en retourner chez moi comme il était décidé. Maintenant, n'oubliant jamais les amis et ayant toujours Monsieur Carlino présent (à la mémoire), je veux, avant d'aller plus loin, vous donner de nos nouvelles, vous prier de nous donner des vôtres et de toute votre famille et vous faire en partie connaître ma situation jusqu'à ce jour.

Après avoir couru la poste de Milan à Venise et après notre départ de cette ville le 12 juin avec une division de deux vaisseaux de ligne, deux frégates, deux bricks et plusieurs autres (bâtiments) corsaires et transports, ainsi que les troupes de débarquement pour toutes les îles du Levant, nous sommes arrivés ici le 28 du même mois, un peu contrariés par une tempête dont nous avons souffert le 21 et le 22, tempête qui égara deux bricks et fit du mal à d'autres bâtiments, qui furent obligés de courir vent en poupe jusqu'à la côte de Dalmatie où, peu à peu, ils se rallièrent. Nous espérons qu'aucun n'aura péri.

Cette île est belle, riche en huile et en fruits de toute sorte : finalement elle ne manque de rien, étant à trois lieues environ de la Barbarie d'où elle tire le grain et les autres choses qui pourraient lui manquer. Cette population nous a reçus avec le plus grand enthousiasme et aime réellement la liberté française. L'ancien gouvernement s'est retiré, mais sans le moindre inconvénient.

Cette île connaît trois cultes, le catholique, le grec schismatique et l'israélite. Tous, en cette circonstance, se sont unis pour former un gouvernement civil et chacun conserve sa religion distincte. La guerre que nous avons cru faire à l'ennemi, nous la faisons aujourd'hui à d'excellents et abondants abricots, figues, prunes, et nous aurons dans quelques jours le bon raisin muscat. Vous voyez donc que les balles ne sont pas de plomb, et que notre peau se conserve pour un meilleur usage.

J'espère partir dans trois ou quatre jours pour l'île de Céphalonie et de là pour Zante où je serai commandant supérieur. Cette île est la plus riche et si la capitale est plus belle, celle-ci est plus commerçante, de sorte que j'y serai à merveille, en mettant à part la noblesse avec laquelle on ne peut traiter d'aucune façon. Les hommes sont très généreux et désintéressés, mais ils ont soin de ne faire voir à personne leurs femmes.

Je m'y accoutumerai facilement, parce que, comme vous savez, ce n'est pas la passion qui me domine. J'espère que je ne resterai pas longtemps dans cette contrée, vu que j'ai

toujours pensé à finir mes jours parmi les rochers de Nonza, et toutes les richesses possibles et les douceurs des autres pays ne me feront pas changer d'idée.

Portez-vous bien : j'espère que vous aurez chassé votre mélancolie et si cependant vous n'étiez pas guéri, faites un voyage à Zante, et je vous consolerais en partageant avec vous ce que je peux avoir.

Cette offre, je la crois inutile parce que vous, qui n'aimez pas les risques, vous ne voudrez pas vous exposer à celui de la mer, qui n'est pas petit, surtout dans celle-ci. Je suis néanmoins surpris des coups de vent et des brumes qu'il fait souvent ; mais de plus, à Zante, il y a souvent des tremblements de terre. Je crois qu'avant mon retour, il me faudra passer en mer Noire et aller à Constantinople. Je deviendrai ainsi un grand voyageur.

Le Général (10) doit y expédier un envoyé et je crois que ce sera moi. Je vous embrasse ainsi que votre femme et la famille et suis votre ami.

Giuseppe Gentili.

Compliments à tous les amis ; si vous passez à Oletta, un mot à la famille Boccheciampe que je n'ai pu avoir la chance de voir après mon arrivée.

*
**

IV. — Au même.

De l'île de Zante, le 31 juillet 1797.

Voilà la troisième (lettre) que je vous écris, depuis mon départ de Corse, pour vous prier de me donner de vos nouvelles que je lirai avec le plaisir que vous pouvez imaginer. Si vous avez reçu les miennes, vous aurez su comment j'ai voyagé avec le général pour venir jusqu'ici, où nous croyions faire une guerre terrible dans le Levant mais (où) au contraire le seul nom de liberté a fait que ces peuples, auparavant très fiers, nous ont reçus avec les plus grands applaudissements et ne désirent pas autre chose que d'être pour toujours Français.

Je me trouve donc commandant en chef de toute l'île,

(10) Le général Antoine Gentili, gouverneur général des Iles Ioniennes. Voir les n^{os} 57 et 58 de la **Revue de la Corse**.

qui a une population d'environ quarante mille âmes, est très riche, vu qu'elle paye au Gouverneur, comme impôts, environ un million annuellement. Et jusqu'à ce jour je suis chargé du militaire et des finances, toutes choses qui me donnent beaucoup d'occupations, ne disposant moi-même d'aucune personne de confiance. Avec un seul capitaine de Bastia dans ma compagnie, et des troupes vénitiennes, j'ai réussi à rendre tranquille jusqu'à maintenant cette population. Depuis mon arrivée il n'y a pas eu un seul criminel, alors qu'avant, tous les mois, on comptait sept ou huit homicides à la file, soit par caprice, soit à cause des femmes, et je constate avec plaisir que tout le peuple, soit de cette ville soit du pays, m'adore et respecte nos proclamations comme l'Evangile.

Presque tous (les habitants) Grecs schismatiques ont l'âme généralement généreuse, mais sont fiers et barbares dans le bas peuple. Ceux de la grande noblesse sont riches et continuellement en guerre civile entre eux. Les femmes sont cachées et leurs parents ne peuvent les voir, de telle sorte que les divertissements se font seulement entre hommes. Les campagnes sont belles, mais je n'y trouverai aucun charme sans le beau sexe. Je vous laisse ce plaisir parce que c'est avec les dames qu'est la joie, et qu'avec d'autres amies vous ne manquerez pas de vous divertir.

Je dois me contenter de cette façon de vivre, et aussi d'avoir une vision de la peste et des tremblements de terre qui se font souvent sentir et dont par tous moyens aussi je dois me garantir.

Pendant ce temps, portez-vous bien ; je m'efforcerai d'en faire autant, et quand vous désirerez des raisins secs de Corinthe ou de l'huile, recourez à moi et je vous en ferai avoir à bon prix. Le grain aujourd'hui qui vient de Morée, d'où notre île est distante de vingt milles environ, se paie un franc le *baccinu*. Si cela vous convient, invitez-moi à vous en faire un chargement.

Compliments, etc.....

Votre sincère ami

J. Gentile.

P.S. — Compliments à la famille Antonetti, à qui je n'écris pas faute de temps.

APPENDICE I.

Le général de Gentile (Vincent), ou mieux, pour donner son nom au complet, Avogari de Gentile (11), était né, comme son frère le colonel, à Nonza (le 4 février 1760). Il figure, par une notice assez courte (mais très exacte comme nous avons pu le vérifier aux Archives de la Guerre), dans l'ouvrage du chevalier de Courcelles (Paris 1821) intitulé : *Dictionnaire historique et biographique des généraux français depuis le onzième siècle jusqu'à 1820*.

Ses campagnes des années 2, 3, 4, 5 et 6, sur lesquelles nous ne possédons pas de détails, eurent toutes lieu d'abord en Corse et en Italie sous Lacombe Saint-Michel, Dumberbion et Kellerman, puis, encore en Italie et en Corse, sous Schérer, Bonaparte et Vaubois.

Il avait épousé le 3 novembre 1789 Mademoiselle Robert Dumolard de Chateauneuf (Jacqueline Madeleine) née le 22 Janvier 1759 à Tournon (Ardèche) et qui lui survécut (12).

Après avoir débuté au Royal-Corse comme sous-lieutenant (1779) et avoir servi, après sa dissolution en 1788, aux Chasseurs corses, comme lieutenant (1791), le futur général, entré avec son grade dans la Gendarmerie le 10 Janvier 92, y fut promu capitaine le 19 juin suivant, chef d'escadron le 24 mai 1795 et colonel le 31 mai 1806. Autorisé à passer au service de Naples, il fut nommé par le roi Murat maréchal de camp, inspecteur de la gendarmerie napolitaine (20 mai 1808) et maintenu, en la même qualité, comme lieutenant-général, le 20 mai 1810. Rentré au service de la France à la chute de l'Empire, maintenu dans son grade par la Restauration, mais mis à la retraite (Ordonnance royale du 18 décembre 1816), il mourut à Bastia, où il s'était retiré, le 6 juin 1825.

Le Directoire lui avait donné un sabre d'honneur « en récompense de la conduite distinguée qu'il avait tenue et de l'exemple de courage donné à la troupe dans les événements de Corse ».

(11) A partir du XVI^e siècle, les Avogari, famille seigneuriale du Cap-Corse, prirent le nom de Gentile, car ils faisaient partie de l'*Albergo* (sorte de *gens* aristocratique génoise). A un moment donné ils avaient possédé tout le Cap-Corse.

(12) Des trois enfants issus de son mariage, l'aîné, un fils, mourut sans postérité. Les deux autres, des filles devinrent respectivement Mesdames d'Argout et Achille Murati.

Il était devenu également membre de la Légion d'honneur le 14 juin 1804, avait été décoré du Lys le 10 février 1816 par le marquis de Rivière, et fait chevalier de l'ordre royal et militaire de St-Louis le 8 mars 1818.

APPENDICE II.

Extrait du registre des nominations aux emplois vacants dans la 16^e demi-brigade d'infanterie légère.

Copie de la lettre écrite par le chef de l'Etat-Major de l'armée d'Italie aux membres du Conseil d'administration de la 16^e demi-brigade.

Au quartier général de Nice, le 4 thermidor, an III (23 juillet 1795).

Le général de division chef d'Etat-major aux membres du Conseil d'administration.

J'ai examiné, Citoyens, toutes les pièces que vous m'avez adressées de la part des quatre officiers qui prétendent à la place de chef de bataillon vacante dans votre demi-brigade. Je vais vous faire part des motifs qui m'ont paru décider la question en faveur du capitaine Gentily (**sic**) et de ceux qui me portent à penser que les capitaines Guasco, Massoni et Brassac n'ont point droit à cette place par leur ancienneté.

Le capitaine Gentily prouve par un procès-verbal de formation, en date du 24 mars 1792, qu'il a été nommé capitaine au premier bataillon des volontaires nationaux levés en Corse en exécution de la loi du 12 août 1791. Ce procès-verbal se trouvait entre les mains du capitaine Arena qui me l'a remis. Ce bataillon de volontaires nationaux faisant (**sic**) alors partie des troupes soldées par l'Etat, les services du capitaine Gentily ne peuvent lui être contestés, et comme au mois d'avril 1793, époque du licenciement du dit bataillon, il a été nommé au 16^e bataillon d'infanterie légère, il est hors de doute qu'il a trois ans et quatre mois de services sans interruption dans le grade de capitaine. Ses concurrents ne le lui contestent pas.

Le capitaine Guasco, capitaine des grenadiers dans le même bataillon de volontaires nationaux, fournit quelques pièces qui attestent qu'il a été élu capitaine le 7 mars 1792, mais comme l'organisation de ce bataillon n'a eu lieu que le 24 et qu'il n'a commencé à être soldé qu'à cette époque, c'est de cette époque seulement que doit dater son ancienneté, de même que celle du capitaine Gentily, et en supposant qu'il n'eût aucune interruption de service, ce dernier aurait toujours sur lui la préférence par ancienneté d'âge.

Mais j'observe que ce bataillon ayant été licencié en avril 1793 et le capitaine Guasco n'ayant été nommé capitaine au 16^e bataillon d'infanterie légère qu'au mois de thermidor de l'an II, il s'est passé environ quinze mois pendant lesquels il n'a tenu à aucun corps et ne prouve aucun service.

Le capitaine Massoni prétend avoir été d'une compagnie franche soldée, levée en 1790, mais il ne présente aucun procès-verbal de formation, aucun ordre du gouvernement de payer cette troupe, aucune preuve de la durée de son service dans cette compagnie. Le défaut de ces preuves indispensables ne permet pas de le regarder comme capitaine avant le mois d'avril 1793, époque à laquelle il a été reçu dans le 16^e bataillon d'infanterie légère.

Enfin le capitaine Brassac qui prétend aussi avoir servi dans une compagnie soldée en 1790 n'apporte pas plus de preuves que le capitaine Massoni. Il présente une pièce d'autant moins valable que l'article, qui fait mention de ses services dans cette compagnie soldée, se trouve écrit d'une autre main, et dans tous les cas cette pièce ne suffirait pas. Cet officier ne date donc que du 4 juillet 1792 jour où il compte dans le bataillon de l'Aveiron (*sic*).

D'après toutes ces raisons, le capitaine Gentily justifiant d'un service non interrompu dans le grade de capitaine depuis le 24 mars 1792, a nécessairement droit à la place de chef de bataillon à l'ancienneté. Je vous ordonne en conséquence de le faire reconnaître sur le champ en cette qualité et de m'en rendre compte.

Si les autres concurrents persistent dans leur prétention ils pourront s'adresser à la Commission, mais le capitaine Gentily sera toujours reçu en attendant dans le grade de chef de bataillon. Je joins ici les différentes pièces relatives à cette affaire, à l'exception du procès-verbal de formation appartenant au capitaine Arena et qui est déposé entre ses mains.

Salut et fraternité. Signé : Gauthier (13).

Pour copie conforme : Bonelli (14), commandant ; Vaysières, quartier-maître.

Général COLONNA DE GIOVELLINA.

(13) C'est ce même général de division Gauthier (1737-1814) qui est cité dans l'article consacré au général Moroni (n° 55 de la *Revue de la Corse*, page 2). Son véritable nom est Gaultier de Kervéguen. Sans doute les nécessités du temps l'obligèrent à modifier son nom. Il avait débuté comme ingénieur de la marine en 1755 et fut retraité

Ajaccio au XVIII^e siècle

En 1748, le gouvernement de Louis XV décida une nouvelle intervention en Corse pour ramener l'accord entre Génois alliés et insulaires révoltés. Les troupes françaises qui débarquèrent, sous les ordres du marquis de Cursay, demeurèrent dans l'île jusqu'en 1752. A cette occasion un officier, le marquis de Fontette, fut chargé d'une mission confidentielle dont un des buts était l'inspection des moyens de défense, l'établissement des soldats royaux à Ajaccio et la rédaction d'un rapport sur les principaux chefs de la révolte. Il s'en acquitta avec soin. Les papiers de Fontette se trouvent au Ministère des Affaires étrangères ; ils donnent une idée exacte du pays et de ses habitants. Nous en avons extrait ce passage relatif à Ajaccio, daté du 18 mai 1748 :

Il faut diviser Ajaccio en trois parties : la ville, la citadelle et le faubourg.

La Ville. — Elle contient environ 2.000 âmes (1). Elle est entourée d'une muraille sur l'épaisseur de laquelle on a pratiqué un chemin de deux pieds de large. On a couvert la pointe la plus avancée de la vieille enceinte d'un bastion qu'on nomme le Diamant. Toute la face depuis la pointe du Séminaire jusqu'à la citadelle qui a environ 300 pans de long n'en a pas davantage. J'ai fait créneler les fenêtres les

en 1807, après 52 ans de services non interrompus et 15 campagnes, trop longues à énumérer ici et parmi lesquelles nous citerons seulement deux campagnes en Corse, 1768-1769.

(14) Ce commandant Bonelli devait être l'aîné des frères François et Ange-Toussaint Bonelli (les fils du fameux et indomptable patriote Ange-Mathieu Bonelli (dit Zampaglinu) de Bocognanu. Ils furent respectivement retraités comme chef de bataillon d'infanterie et colonel de cavalerie, le premier sous l'Empire, le second sous la Restauration.

(1) La population, en y joignant le faubourg, était donc à ce moment de 3.500 habitants, chiffre qui correspond à peu près à celui de 3.545 que donnent, pour l'année 1726, les **Memorie e Note** des archives de Gênes, imprimées dans le n° 54 de la **Revue de la Corse**. Les quelques manuscrits que nous possédons sur la Corse au XVIII^e siècle attribuent à la ville 3.200 habitants en 1757, 4.701 en 1787, 7.658 en 1827, 11.944 en 1851, 16.545 en 1872 et 22.614 en 1921. On notera le rapide accroissement depuis l'époque napoléonienne, après la stagnation du siècle précédent.

plus hautes du Séminaire qui dominent les murailles de la ville, en dehors desquelles il est situé.

La seule partie qu'il y ait dans la ville est sans pont-levis et n'est point à l'abri d'être pétardée. Toutes les réparations que l'on pourrait faire ne peuvent pas la rendre susceptible d'une bonne défense. Il serait cependant nécessaire de donner des flancs aux faces ci-dessus.

La citadelle. — Elle a environ 700 pas communs de circonférence et n'a point d'ouvrages intérieurs. La face du côté de la ville, qui est la meilleure, présente un polygone dont la demi-lune est attachée à la courtine. La maçonnerie me paraît bonne. Le fossé est étroit, mais profond. L'eau de la mer y communique par une ouverture du côté droit et ne monte pas à plus de deux pieds d'élévation. On a fait un batardeau du côté gauche, lequel joint aux sables que la mer a ramassés empêche la communication de l'eau en cette partie à laquelle je crois qu'il serait nécessaire de donner une ouverture. Il n'y a pas de chemin couvert. Les maisons de la ville ne sont pas à plus de six toises du fossé. Il paraît, par la direction du feu de la citadelle sur les rues de la ville, que la fidélité des habitants a toujours été suspecte. Cette citadelle est entourée de la mer de trois côtés. On peut en faire le tour à pied sec quand la mer est calme. Il serait nécessaire de construire un éperon du côté gauche lequel, avançant sur les écueils, empêcherait cette communication d'autant plus dangereuse que toute la fortification des trois côtés entourés de la mer n'a pas plus de quinze pieds d'élévation.

Logements. — Il y a des souterrains pour loger deux cents hommes. Il faut du travail pour les rendre à l'épreuve de la bombe. Le logement ordinaire de la garnison est dans un état affreux et ne peut contenir plus de 120 hommes. Il est occupé par les troupes génoises. J'ai été obligé de loger les troupes françaises dans un magasin de la République où elles sont à l'étroit et obligées de faire le feu dehors. Le logement des officiers est le Palais dans lequel il n'y a que six chambres. Les fournitures données aux Français consistent en mauvaises paillasses et couvertures. Les Génois ne sont pas mieux.

Garnison. — Français : 4 capitaines, 4 lieutenants, 7 sergents, 150 soldats.

Génois : 3 capitaines, 3 lieutenants, 4 sergents, 93 soldats 15 canonniers, 10 aides, soldats et aides presque tous ignorants.

Grecs : 3 capitaines, 6 lieutenants, 7 sergents, 167 soldats.

Total : 10 capitaines, 13 lieutenants, 18 sergents, 410 soldats.

Des officiers génois ci-dessus, il y a 2 capitaines, et tous les lieutenants qui sont prisonniers de la reine de Hongrie. Il est nécessaire de les faire relever par d'autres.

Armes. — 12 mauvaises spingardes, 120 fusils dont 100 hors d'état de servir, 50 sabres, 80 piques.

Artillerie : 48 canons de fer en bronze, plus 6 pierriers de bronze, 10.000 boulets environ, plus 9317 boulets de marbre, 556 grenades.

Le Faubourg. — Le faubourg contient plus de 1.500 âmes. Les maisons bordent la marine et ne sont éloignées qu'à 15 toises de la ville. Les habitants vivent dans une indépendance complète et n'obéissent au gouvernement qu'autant que cela leur convient.

Débarquement. — Les principaux sont ceux du Scudo et de Barbicaggia. Il y a un grand chemin à couvert du feu de la place qui conduit jusqu'à la chapelle du mont Carmel, et de là on arrive aisément jusqu'à la hauteur de San Salvador qui domine absolument la ville et la citadelle.

Les Bois et les Forêts de la Corse

C'est une question qui intéressera toujours, car dans une région méditerranéenne la couverture forestière n'est pas seulement, comme ailleurs, une richesse, mais une nécessité économique. L'île verte, nom que les navigateurs donnaient autrefois à la Corse, le mérite-t-elle toujours, se demande M. Piéro Parisella, dans *Méditerranée*, numéro d'octobre 1929. Charles André Pozzu di Borgu, qui n'aimait pas beaucoup la France, disait devant le Parlement anglo-corse, le 20 février 1795 : « La France ne voudra jamais encourager notre commerce contre les intérêts de Marseille. Si elle avait autrefois le soin de nos forêts, ce n'était que pour nous en dépouiller et pour en porter le bois à Toulon, non pour l'utiliser dans nos ports ; elle n'y aurait jamais fait aucun établissement pour ne pas causer de préjudice à ses ports du continent. Vous en avez eu la preuve pendant de longues années. »

Les forêts corses couvraient jadis plus de 200.000 hectares et s'étendaient sur toutes les montagnes au-dessus de 600 mètres d'altitude, sans compter les nombreux bouquets de pins maritimes, chênes verts et chênes-lièges des régions littorales. Aujourd'hui le boisement s'étend sur un huitième de la superficie totale, c'est à dire sur environ 120.000 hectares et, en y comprenant les châtaigniers, sur 150.000 hectares. En 1911, on évaluait l'étendue des forêts domaniales à 44.743 H. et celle des forêts communales à 82.357,

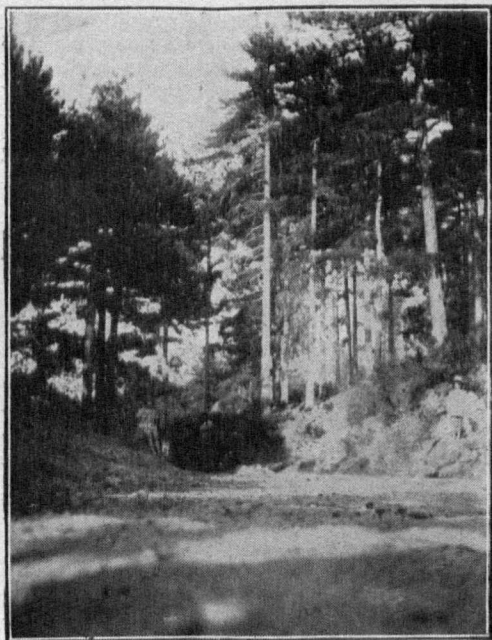


Photo de A. Ambrosi-R.

Une forêt de pins en Corse
(Vezzani)

mais remarquait Ardouin-Dumazet (1), la majeure partie en est constituée par des taillis plus ou moins maigres.

Dans le domaine de l'Etat figurent 41 forêts et dans celui des communes 130 environ. Il faut déduire de cette superficie les parties incendiées, dont l'espace est impressionnant. On peut toujours donner le nom de forêt à celle de Valdoniellu (4638 hectares), de Carrozzica près d'Ascu (4.000 hect.), d'Aitone (1708 H.), de Vizzavona (1382), sans parler de quelques autres moins étendues (2). Le laryx, le chêne-vert, le chêne rouvre, le hêtre, la chêne-liège, le sapin, le bouleau s'y développent admirablement. Le laryx les dépasse tous, car sa croissance y atteint jusqu'à 40 et 50 m. de hauteur. Son fût se dresse comme à l'assaut de la voûte céleste. Ses groupements ressemblent à un temple grandiose, érigé sur de fantastiques colonnes et le murmure des torrents résonne aux oreilles comme une prière respectueuse d'invisibles fidèles. Ces arbres ont une fascination étrange qui frappe l'esprit, le saisit et le trouble.

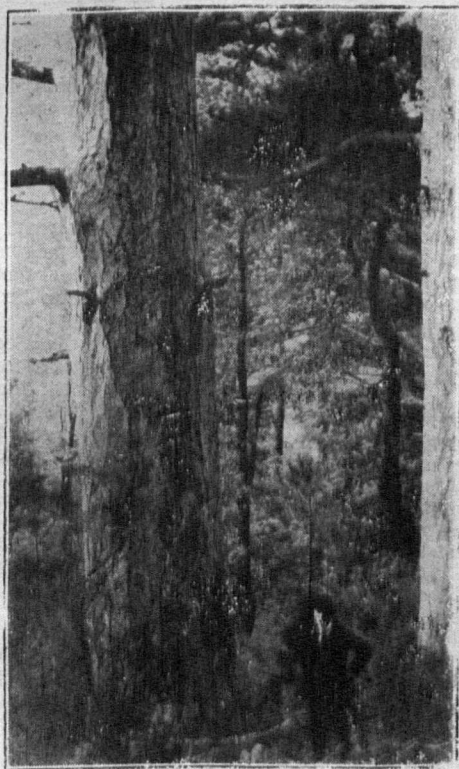
La France a promulgué de nombreuses lois et édicté des règlements qui sauvegardent le patrimoine forestier, mais leur observation est en Corse contrariée par un mal qui pèse lourdement sur la vie de l'île, la politique. Leur application est subordonnée à la volonté de tel ou tel parti et pour mieux dire, de telle ou telle famille, à cause de l'esprit de clan qui domine partout. Chaque année des incendies coupables ou criminels détruisent des centaines d'hectares de bois. En août 1928, le feu a pris une extension angoissante et menacé même les villages. Le dommage a été chiffré par millions de francs. Parfois les bergers, pour procurer du pâturage à leurs troupeaux, mettent le feu au maquis ; il se propage aux forêts voisines. Sur tout le territoire incendié, l'herbe pousse abondante pendant deux ou trois ans.

Diverses statistiques montrent que pendant le demi-siècle qui s'étend de 1868 à 1907, en Corse, dans les bois soumis au régime forestier, les incendies ont détruit 50.000 hectares et causé une perte de plus de quatre millions de francs. Tous les ans des centaines d'hectares d'arbres sont carbonisés, comme on peut s'en convaincre par le rapport annuel que le Conservateur des eaux et forêts adresse au Conseil général.

Et cependant les chiffres des exportations montrent que la vente des produits forestiers constitue la meilleure ressource de la Corse. L'ouverture d'un réseau routier de 500 kilomètres en forêt, a permis une exploitation plus intelligente des arbres et une surveillance plus efficace par les gardes. Le nombre des coupes varie d'année en année, suivant la demande du marché continental et en raison de la main d'œuvre disponible. Pour la fabrication du charbon de bois et pour le métier de bûcheron, les Toscans sont recherchés et engagés à cause de leur expérience professionnelle et aussi de leur sobriété ou de leur résistance. Des maisons de commerce d'Italie sont adjudicataires du bois d'essences diverses et du charbon ; le transport en est assuré uniquement par des voiliers italiens. L'importation en est faite par l'Italie surtout et par l'Espagne. Seule le chêne-liège, après avoir subi une première préparation, en particu-

(1) **Voyage en France** : 14^e série, la Corse. Berger-Levrault, 1903.

(2) Par exemple, la belle hêtraie du San Pedrone ou la pinède de Guagnu.



Un pin lariciu

Cet arbre de la forêt de Carrozzica, près d'Ascu, mesure 7 m. 50 de circonférence et 45 mètres de hauteur.

lier dans les chantiers de Bonifacio, est aussi expédié vers le continent français.

La production forestière peut être évaluée en moyenne à une quantité de 20 à 30 000 tonnes de bois, 25 à 30.000 tonnes de charbon, et 2000 à 2500 quintaux de liège. Tout ce bois n'est en aucune façon ouvré dans l'île (3) qui, par suite, importe environ 30.000 quintaux de bois pour les travaux de menuiserie. Comment avec tout ce bois corse, peut-on faire venir de Marseille les traverses qui supportent les rails de chemins de fer et les poteaux des lignes télégraphiques et téléphoniques ? Comme l'a écrit la **Revue de la Corse** : « C'est là une anomalie économique ».

L'existence des usines à tannin extrait du bois de châtaignier a amené la fabrication des barils nécessaires à son exportation ; ces barils étaient autrefois demandés à Liverpool ou à Marseille. Quelques scieries à vapeur ont été installées à Ajaccio et à Calvi, mais elles ne suffisent même pas à satisfaire les besoins locaux.

La presse insulaire demande depuis quelque temps que le monopole du pavillon soit aboli en ce qui concerne le transport du bois. Celui-ci pourrait ainsi être chargé, en même temps que le charbon, par des voiliers italiens et amené jusqu'au continent français. C'est là une question d'économie et de commodité, car les cargos-boats français ne desservent actuellement aucun port de l'île et il est démontré que le transport par voilier est moins coûteux. Mais avant même que soient réglementées les coupes de forêts et avant que soit assurée l'exportation de leurs produits, il faudrait s'occuper d'une question qui offre un intérêt capital, celle du reboisement. Les arbres centenaires qui sont abattus ne sont pas remplacés, même lorsque les entrepreneurs promettent, dans ce but, des primes aux propriétaires ou lorsque des lois spéciales ou précises en font une obligation aux particuliers ou aux adjudicataires. Le reboisement ne rendrait pas seulement au pays cette richesse que l'imprévoyance des hommes et des gouvernements passés lui a fait perdre, mais faciliterait l'assainissement des régions malariques, car il est maintenant avéré que le premier soin de quiconque veut y parvenir doit être de régulariser le cours des torrents sur les versants montagneux par le reboisement des pentes. Les eaux ne déborderaient plus et n'iraient plus croupir dans le fond des vallées et dans les plaines.

La protection des zones forestières et la reconstitution de celles qui ont été déboisées par l'incurie humaine constituent une œuvre d'importance sociale et économique, dont nous souhaitons l'accomplissement en Corse par les soins de ceux qui ont mission de veiller sur ses ressources et de les accroître.

P. PARISELLA.

(Trad. A. Ambrosi)

(3) Il y a ici un peu d'exagération. De nombreuses scieries insulaires utilisent le bois du pays. L'auteur le dira d'ailleurs un peu plus loin.



Photo de A. Ambrosi-R.

L'arbre nourricier des Corses

(Un châtaignier de Valle d'Alesani)

Cet arbre mesure 11 mètres de tour

senter cet effort, digne des bénédictins du Moyen âge, quand nous leur aurons dit que les calculs, auxquels il conduisit, remplissent un in-folio de 1492 pages dont le titre est : Description géométrique détaillée des Alpes françaises, tome IX ; jonction géodésique de la Corse au continent français, Chaîne méridienne de la Corse ; mesure de l'arc de méridien des Alpes françaises (2). L'historique même du projet comprend 270 pages. Les détails de l'installation sur les principaux sommets de la Corse, chap. 3. (Rotundu et Cintu en particulier) remplissent 290 pages. Le chapitre premier du livre II, soit 53 pages, constitue un excellent résumé de l'histoire cartographique de la Corse, depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. Enfin le calcul de l'arc proprement dit va de la page 1075 à 1427. A cela s'ajoutent 7 cartes d'ensemble, 34 schémas, 5 graphiques, 33 figures et surtout 24 admirables planches reproduisant quelques-uns de nos plus beaux paysages ; celles de Bonifacio, en particulier, sont de toute beauté. Deux planches déployées donnent le tour d'horizon depuis le sommet du Rotundu, et depuis le sommet du Cintu ; elles atteignent chacune 2 m. 52 de développement. Ces photographies sont d'une netteté parfaite. Nous sommes en droit d'écrire qu'on n'a jamais rien publié de semblable. C'est là un important monument consacré aux sciences géographiques relatives à la Corse. Aussi devons-nous à la fois adresser nos compliments à M. Helbronner et lui garder notre reconnaissance.

L'Uovo di mulo. — C'est le titre d'un stalbatoghiu allègrement conté par Mme E. Southvell-Colucci dans *Méditerranée* (1) et qu'elle a entendu en Corse d'un berger du Niolu. Paraghé persuade son bon compère Ziu Marcone que les courges dont il fait la culture donnent, à leur maturité, un beau poulain ou un vigoureux mulet. Sur le désir du brave homme il lui en cède une, en recommandant de bien la couvrir pendant vingt-quatre heures au soleil, sur la montagne. Marcone suit les conseils, s'installe, nu, sur la courge, malgré les railleries des passants et attend. Mais bientôt la faim se fait sentir et, désireux de prendre le panier de nourriture que sa femme a posé à quelques pas de lui, il se lève d'un bond, saisit l'objet de ses désirs, avec l'espoir qu'une absence de quelques secondes ne nuira pas à l'éclosion de la courge. Mais patatras ! Celle-ci est entraînée par la pente du terrain : elle dévale à travers les rochers, se brise et fait fuir un lièvre qui sommeillait sous le taillis et dont les longues oreilles, entrevues par Ziu Marcone désespéré, paraissent être celles d'un magnifique mulet « Quel malheur ! se dit le niais paysan ! Avec de telles oreilles, le jour de sa naissance, que serait donc devenu l'animal après quelques années de bonne nourriture ! » Et dans une course échevelée, l'apprenti-couveur tout nu, se met à courir après la bête en criant : Brou ! Brou ! (halte, halte !) mais en vain, car elle n'écoute pas plus que ne l'ont fait des générations de mulets le cri de l'homme ! Nous félicitons Mme S. C. dont le talent de conteur est indéniable, de recueillir, pour notre joie, les récits de nos veillées villageoises. Une note de l'auteur déclare qu'elle avait déjà lu ce conte dans un recueil américain d'histoires entendues chez les nègres de Géorgie.

(2) Edit. : Gauthier-Villars, 1929.

(1) N° d'Octobre 1929.

L'Ame corse. — En avril 1929 a paru le 1^{er} numéro de ce périodique corse. Le rédacteur en chef en est le distingué folkloriste, M. A. Alfonsi. Deux numéros nous ont été envoyés : toutefois nous ignorons s'ils ont été continués. Nous venons de recevoir le premier n^o d'une autre Revue mensuelle illustrée, la **Corse**, qui a pour rédacteur en chef le même M. Alfonsi, mais dont le directeur est Jean des Makis. Elle semble faire suite à la publication précédente. Même format, même disposition, même papier, même illustration abondante. Seul le prix de l'abonnement diffère et passe de 40 à 50 francs. Bonne et heureuse année à notre nouveau confrère, dont voici le sommaire de janvier : Grandeur et décadence du régime parlementaire par André Gaucher ; M. Pietri, ministre des colonies ; M. A. Clavel, ami de la Corse ; La maison corse ; Protégeons nos paysages ; La femme noire, conte de Lorenzi de Bradi ; Notre-Dame de Lavasina, par l'abbé Alfonsi ; Les réalisations de la Société forestière d'Isolaccio et Serra, avec nombreuses gravures montrant les travaux d'aménagement exécutés pour l'exploitation des 4000 hectares du domaine de Faja, entre Fiumorbu et Abatescu ; Napoléon II par Paule Herfort ; La vallée du Kruzzini par Monte Rossu ; Arghntuccia et corru (cornu sans doute) in fronte, légende, texte et traduction par l'Azzanese ; L'union des anciens combattants et mutilés corses par Albertini.

Les Annales corses. — Depuis 1929, paraît le 1^{er} et le 15 de chaque mois, avec dessins à la plume dans le texte, une autre Revue : les **Annales corses** ; directeur M. Ceccaldi, rédacteur en chef Pierre Moracchini. Son but, plus vulgarisateur que scientifique, serait de fournir à chaque famille corse des pages de lectures comprenant un roman complet, choisi parmi les meilleures œuvres des écrivains français ; des nouvelles de la vie corse, des voyages et des déplacements de nos compatriotes ; des renseignements aux anciens combattants ; des monographies de villages ; des échos, etc. Voici par exemple le sommaire du dernier numéro que nous ayons reçu (n^o 8, 15 novembre) : Fugitives visions de Suzanne d'Aloïsi ; la Fête des Corses de Paris par Pastorella ; Une Chronique enfantine de Ch. L. Philippe ; Eugénie de Montijo, le mauvais génie du second Empire par A. Giacinti ; Note sur les eaux minérales de Guagnu les-Bains, suite ; L'imposture dévoilée, de Pierre Saturnini, médecin-major tué en 1812 à la Bérésina, comédie inédite et adaptée par J. Carabin ; La page militaire et du combattant ; Etat civil des Corses ; Nominations ; mouvement de la population pendant le troisième trimestre ; M. Pietri, ministre des colonies ; Le magasin des curieux ; les expressions courantes en français ; Fragment de nouvelle ; les soucis du vieux, par J. Voisin ; Les poètes continentaux ; sonnets divers ; Un roman sentimental : Olga, par Jean Malmassari.

On voit quel est l'éclectisme de la publication, qui s'apparente plutôt au journal qu'à la Revue proprement dite. Nous lui souhaitons, cela va sans dire, plein succès. Mais comment ne pas regretter cette floraison disproportionnée de périodiques corses qui s'adressent à un même public restreint et se contrarient mutuellement ? Quel département offre tant de littérature à la partie éclairée d'une population qui ne dépasse guère 400.000 habitants, c'est à dire à quelques milliers de lecteurs (nous exagérons ce chiffre par flatterie !). Depuis que la **Revue de la Corse** a été fondée, en 1920, nous avons vu paraître successivement l'**Annu corsu**, la **Corse touristique**, le **Fucone**, l'**Echo touristique**, le **Bulletin** de la Fédération des groupements Corses de l'Afrique du nord, l'**Ame corse**, les **Annales**

corses, la **Corse**, (et nous en oublions !) sans parler du vieux et sporadique Bulletin de la Société des Sciences historiques et naturelles de la Corse et des journaux les plus variés. Il est impossible qu'aucune de ces publications prospère. Nous avons entendu nos compatriotes, même riches de Paris, protester contre la multiplicité des abonnements qu'on sollicite d'eux. N'ont-ils pas raison ? Tous ces périodiques sont-ils nécessaires ? N'aurait-il pas mieux valu qu'a deux ou trois seulement existassent et que les efforts, consacrés à faire vivre chacun d'entre eux fussent concentrés sur un petit nombre. L'abonné en eût bénéficié et la Corse aurait eu des Revues dignes d'elle. Mais hélas ! notre individualisme est outrancier. Chacun de nous se croit des aptitudes à fonder une Revue des deux mondes, sur laquelle des milliers de Corses vont se jeter comme sur une nourriture indispensable. Pour ma part, je confesse que si cette illusion fut la mienne au temps lointain où je rendais la vie au Bulletin de la Société des Sciences de Bastia (c'était en 1910), elle a bien disparu. Mon rôle se borne aujourd'hui à conserver un périodique (fondé par M. Clavel) que ses abonnés estiment nécessaire et qui, malgré sa modestie, exige des efforts quotidiens et des sacrifices matériels fort peu proportionnés à son succès. — Ceci dit : **Laboremus !**

La conquête de la Corse. — Dans la **Nouvelle Corse** du 11 février, M. Graziani, archiviste, commente la publication par l'imprimerie de la Muvra d'un recueil d'articles parus en 1769 dans un journal de Monaco, le **Courrier**, à propos de l'intervention française (la cinquième en un demi-siècle !) en Corse, qui devait aboutir à l'occupation définitive. Ces articles s'efforcent de prouver que notre île est une possession génoise et Paoli un rebelle. Ils ont été certainement inspirés par les autorités françaises. Mais s'ils sont sujets à caution, ils contiennent beaucoup de détails sur les événements de février à décembre 1769 et en particulier sur la journée de Ponte novu.

L'extension d'Ajaccio d'après le plan napoléonien. — M. Marcaggi, bibliothécaire de la ville d'Ajaccio, qui connaît mieux que quiconque cette question, trace un programme des travaux d'agrandissement projetés par Napoléon I^{er} pour rendre sa ville natale belle et spacieuse, avec les deux artères que nous appelons cours Grandval et avenue du Premier Consul, cours Napoléon. (Nouvelle Corse, à partir du 2 février 1930).

Mémoires de Lucien Bonaparte. — Le **Petit Marseillais** a entrepris la publication d'une partie des mémoires laissés par ce frère de l'Empereur, qui joua un rôle bien effacé après le 18 brumaire. On trouvera ces extraits, relatifs à la période antérieure à 1793, dans les numéros des 31 janvier et 20 février. Ils ne nous apprennent rien de nouveau.

Le canot de l'Empereur. — L'arsenal de Brest conserve cette relique napoléonienne de 1810 qui servit à l'Empereur dans son voyage à Anvers, en compagnie de Marie-Louise. **L'Echo de Paris** en a fait une étude illustrée de figures, que la **Volonté nationale** a reproduites dans son n° du 22 février 1930. Cf. ILLUSTRATION, 8 mars.

Portrait du duc de Reichstadt. — Un étranger, M. Baszanger, de Genève, a récemment découvert et offert à la ville d'Ajaccio un portrait du roi de Rome. Il aurait été peint à Schönbrunn, en 1828,

d'après la gravure de Cumberland, exécutée à Londres. Que l'image du fils soit à côté de celle du père, c'est logique mais l'Autriche ne se décidera-t-elle pas un jour à restituer la dépouille du malheureux prince impérial ?

Le Bonapartisme ajaccien. — C'est une excellente analyse de ce sentiment qui persiste dans le cœur des concitoyens de l'Empereur et qu'il serait pénible de voir disparaître. Elle a été écrite par l'ancien vice-recteur de la Corse, M. Ferrière, dans la **Corse touristique** de novembre-décembre 1929.

La thèse de doctorat d'Antommarchi. — M. Vincentelli, d'Anvers, a pris l'initiative de faire réimprimer la **Dissertazione sulla Cate-rata**, du docteur Antommarchi, soutenue devant l'académie impériale de Pise en 1812. Elle est accompagnée d'un beau portrait du praticien que Madame mère eut l'idée d'envoyer auprès de son fils à Sainte Hélène. Nous avons déjà entretenu nos lecteurs de cet ouvrage dans le n° 48 de la Revue.

La Route Napoléon à travers les Alpes. — Le **Petit-Marseillais** du 5 janvier signale que les Syndicats d'initiative de la région alpestre et de Cannes se sont mis d'accord pour aménager touristiquement la route suivie par Napoléon 1^{er} en 1815 jusqu'à l'endroit où s'élève, depuis l'an dernier, sa statue équestre (n° 60). Le Syndicat de Cannes a même rédigé dans cette intention une relation du passage de l'empereur dans sa région : « Le 1^{er} mars 1815, une flotille vint mouiller au golfe Juan, vers midi ; elle transportait Napoléon, les généraux Bertrand, Drouot et Cambronne, ainsi qu'un contingent d'un millier de soldats environ. Le débarquement, commencé dans le courant de l'après-midi, était terminé à 5 heures du soir, et la petite troupe établit son campement entre la route nationale et la mer. D'après un témoin, Napoléon (probablement pour calmer son impatience) grava, à l'aide d'un canif, sur la plus grosse branche d'un olivier, son chapeau légendaire et au-dessous, l'inscription du 1^{er} mars 1815. Cet olivier était situé exactement sur l'emplacement où se trouve aujourd'hui le bureau de tabac de Golfe Juan. Cette inscription fut visible jusqu'au jour où la foudre détruisit la partie de l'arbre sur laquelle elle était placée. Pendant tout le règne de Napoléon III, une fête anniversaire était célébrée au golfe Juan ; une colonne commémorative, surmontée du buste de Napoléon 1^{er}, avait été érigée sur le côté gauche de la route nationale, où nous la voyons encore aujourd'hui, mais privée du buste qui fut enlevé en 1871.

Dès son débarquement, Napoléon avait envoyé d'Antibes un détachement pour s'assurer la fidélité de cette place. A onze heures du soir, il se mit à la tête de ses braves et marcha sur Cannes, où il avait été précédé par un détachement de quatorze grenadiers et chasseurs, sous les ordres de Cambronne, lequel se présenta à l'hôtel de ville et exigea 6000 rations que l'adjoint Vidal lui fit remettre à l'endroit indiqué. Napoléon arriva à Cannes vers minuit. Sa tente avait été édifiée sur l'emplacement de la maison portant actuellement le n° 15 de la rue des Belges. Cet immeuble devait être légué à la ville, à la condition de le faire démolir et d'élever sur son emplacement un monument à la mémoire de Napoléon, mais les événements en décidèrent autrement. Après s'être reposé dans la petite ville, l'Empereur reprit sa marche triomphale vers Paris.

Les Préfets de la Corse. — C'est le titre d'une série d'articles intéressants que publie le **Petit Bastiais** depuis le mois de janvier dernier, sans signature. Il y aurait eu lieu de signaler à ce propos les études si documentées de MM. E. et J. Franceschini sur Saint Genest et Vignolle, préfets de la Corse de 1816 à 1819, parus dans le Bulletin de la société des Sciences historiques de la Corse en 1913 et 1914.

La population corse depuis cent ans. — Au cours du dernier trimestre 1929, le même **Petit Bastiais**, et sans doute le même rédacteur, nous ont donné une étude détaillée des mouvements de la population dans l'île depuis cent ans, canton par canton. Elle fourmille de réflexions judicieuses sur les diminutions et les augmentations qui sont constatées ici ou là et elle méritera ainsi d'être toujours consultée.

NOUVELLES

en quelques lignes

Les tarifs maritimes. — Quelle question mérite plus que celle des transports maritimes de passionner en ce moment les Corses ? Nous sommes à la veille d'une augmentation nouvelle des prix de passage et nous avons déjà, l'an dernier, annoncé que cette catastrophe était inévitable, puisque nous avions accepté le relèvement des tarifs de fret. C'est à ce propos qu'il aurait fallu faire une obstruction systématique aux intentions ministérielles. Nous écrivions alors, ici même, ce qu'il convenait de faire et nous avons divulgué notre pensée intime. A quoi bon y revenir ? Aucun de nos confrères, aucun homme politique ne nous a entendu. On peut épiloguer sur les tarifs ferroviaires appliqués aux traversées du continent en Corse, comme le veulent les uns, ou sur des tarifs plus réduits comme le demandent les autres, le mal pour être plus ou moins grand n'en sera pas moins un mal. La Corse est un pays qui végète parce que ses produits se vendent mal. La démocratie française veut-elle oui ou non l'aider à prospérer. Si oui, qu'elle lui en donne les moyens par une réduction considérable (nous avons même écrit par la suppression momentanée) des tarifs commerciaux de transport. Mais si ces tarifs sont établis avec la pensée que l'Etat ne doit pas perdre d'argent sur son exploitation (perte qui en ce moment équivaut aux 0,00003 centièmes de millime de son budget, c'est à dire 15 millions sur 50 milliards), la question est réglée. Notre île continuera à se débattre dans une crise économique et les Corses à émigrer. Nous mentionnerons donc pour mémoire que des ordres du jour de protestation ont été votés par les Corses de Paris, de Marseille et d'ailleurs et que la Chambre de commerce de Bastia a parfaitement résumé la question dans une lettre au ministre. Manifestations platoniques hélas ! qui nous vaudront de belles paroles, mais qui ne nous empêcheront pas de continuer, comme le nègre !

L'activité des ports insulaires. — D'après les statistiques douanières, en 1928, 4521 navires auraient abordé en Corse, dont 1440 à

Bastia, 893 à Ajaccio, 536 à Proprianu, 274 à l'Île-Rousse, 354 à Calvi, 162 à Portu-Vecchiu, 174 à Bonifacio, 76 à Macinaggiu, 56 à Sagone, 54 à Saint-Florent.

Pour le tonnage, Bastia arriverait premier avec 102.141 tonnes ; Ajaccio ensuite avec 55.879 ; 31.219 à Proprianu, 8.237 à l'Île-Rousse, 6350 à Calvi, 6641, à Portu-Vecchiu, 2992 à Bonifacio, 1660 à Sagone, 1537 à Macinaggiu, 950 à Saint-Florent.

On a dénombré 80.637 voyages à Bastia, 80.586 à Ajaccio, 14.517 à l'Île-Rousse, 13747 à Calvi, 10988 à Proprianu, 6005 à Bonifacio, 101 à Portu-Vecchiu, 55 à Saint-Florent ; au total 206.441 voyageurs.

Ajoutons enfin que la longueur des quais atteint 801 m. à Bastia, 618 m. à Ajaccio, 200 m. à Bonifacio, 100 m. à Proprianu, 60 m. à l'Île-Rousse, 50 m. à Calvi, 35 m. à Portu-Vecchiu, et presque autant à Centuri, etc.

Projets d'amélioration de nos ports. — Voici quels sont les projets actuellement élaborés. Pour Bastia, de nombreux pourparlers ont été engagés entre le ministère et la Chambre de commerce. Il semble que l'un et l'autre se soient mis d'accord sur les réalisations suivantes : approfondissement jusqu'à 7 mètres des quais accostables ; prolongement du quai Est ; adoucissement du talus brisela-mes de Saint Nicolas. Ces travaux entraîneraient une dépense de cinq millions.

Pour Ajaccio, un programme a été élaboré par la Chambre de commerce, qui comprendrait le prolongement du quai dit de Margonaju et de la jetée de la citadelle ; l'approfondissement à 7 mètres devant le quai Napoléon qui a actuellement 125 m. de longueur. Le port deviendrait ainsi l'un des meilleurs avec ses quatre quais de Napoléon, de la République, des Capucins et de la Citadelle.

A Calvi la jetée sera prolongée et les dragages continués ; à Proprianu, le quai accostable sera étendu jusqu'à la jetée du Scogliu Longhu et trois ou quatre coffres d'amarrage mouillés.

Pour Sagone, une décision ministérielle a approuvé les projets du débarcadère, dont la construction coûtera 1.540.000 fr. Primitivement l'Etat avait pris à sa charge 513.000 fr., le département une somme égale et le reste devait être garanti par les intéressés. Mais aux dernières nouvelles, l'Etat, sur l'insistance du député de l'arrondissement, M. Landry, a endossé cinquante pour cent de la dépense.

On prévoit une dépense de 1.500.000 fr. à Portu, pour l'établissement d'un quai et d'une jetée ; de 1.750.000 francs à Portu-Vecchiu pour un appontement ; de 400.000 francs pour la création d'un mouillage à Portu-pollu. Le groupement des habitants de la vallée du Taravu avait demandé une jetée et un quai, mais la dépense nécessitée par cet aménagement se serait élevée à dix millions. Il a fallu y renoncer. Enfin Erhalunga obtiendra un prolongement de sa jetée et Cargèse une digue.

Pont du Tavignanu. — On vient d'inaugurer un pont en béton armé de 38 mètres de portée entre la route nationale de Corte-Aleria et le chemin de Sermanu à Piedicorte. Cet ouvrage met désormais en communication directe les cantons de Venacu, Sermanu et Piedicorte, sans passer par Corte.

Désenclavement des communes. — Une première répartition du crédit voté par le Parlement en 1929 a été faite récemment et nous

avons eu le plaisir d'y relever les noms des agglomérations suivantes qui sont encore privées de route : Bustanico, 144.000 francs. Casalta, 9.000 francs. Foce-Bilese, 63.000 francs. Peri, 75.000 francs. Serra di Fiumorbu, 243.000 francs. Tagliu-Isolacciu, 126.000 francs. Zuani, 208.750 francs. Ce don de 868.750 fr. fait à la Corse profitera donc à quatre hameaux de l'arrondissement de Corte et à un de l'arrondissement de Sartène. Le premier est assurément le plus dés-herité ; le canton de Saint-Laurent l'est plus particulièrement encore, malgré l'activité de son conseiller général. Nous espérons bien qu'il aura sa large part, quand le crédit de cinquante millions du programme Tardieu sera utilisé.

Adduction d'eau potable. — On signale que quatre-vingts communes de la Corse vont être prochainement dotées d'une canalisation d'eau potable. La dépense sera en grande partie payée par les subventions du Pari-Mutuel, s'élevant à une dizaine de millions. Quelle reconnaissance les Corses ne devront-ils pas à cette institution !

Les transports automobiles. — Le Préfet de la Corse a proposé de subventionner les neuf lignes suivantes de transports en commun :

1. Ajaccio-Sartène-Bonifacio, en attendant une mise au point d'un réseau d'électrobus à trolley.

2. Cap-Corse-Nebbiu.

3. Petretu-Aullène-Zonza.

4. Ajaccio-Sagone-Vicu.

5. Calvi-Portu-Evisa.

6. Ponte-Leccia-Morosaglia.

7. Calvi-Cassanu-Montemaggiore.

8. Ponte-Leccia-Prunete.

9. Ajaccio-Sainte-Marie-Zicavu.

Les subventions devraient atteindre : 371.230 fr. pour l'Etat, 105.980 pour le département, 53.040 pour les communes intéressées.

Réorganisation judiciaire. — Les tribunaux de Calvi, Corte, Sartène, qui avaient été supprimés par M. Poincaré, viennent d'être rétablis. Notre patriotisme ordonne que nous nous en réjouissons. Mais quelle preuve déplorable d'incohérence gouvernementale !

Le Tiers insulaire. — Les fonctionnaires venus en Corse ne méritent-ils pas comme ceux de l'Algérie une bonification de leur traitement ? Assurément, écrit la **Tribune des P.T.T.** ; la **Nouvelle Corse** du 17 février et quelques autres journaux insulaires renchérrissent. Ils ont raison. La traversée de la mer va coûter cher. Si nous voulons que notre île ait les bons fonctionnaires qu'elle mérite, il faut les attirer par une augmentation du tiers de leur traitement et ce ne sera pas exagéré.

Les mines de la Corse. — Il existe actuellement dans notre île 15 mines dont l'exploitation a été concédée, parmi lesquelles existent une mine d'antracite et une mine de fer. La mine de réalgar de Matra est la plus active : elle donne en moyenne 240 tonnes de minéral par an. Celle de l'Argentella (plomb) fait l'objet d'une nouvelle exploitation. Quant à celle de plomb et de cuivre à la Finosa, elle recommence à produire après une interruption de deux ans. Ajoutons que le gisement de lignite signalé par Hollande, a fait l'objet de recherches précises qui ont affirmé l'existence d'une couche de 60 centimètres d'épaisseur entre Francardo et Ponte-Leccia. Pour

les carrières, on peut signaler surtout celles de granite des environs d'Ajaccio et de Calvi, celle d'amiante de Nonza et celle de carbonate de magnésie (giobertite) de Biguglia.

Mouvement de la population Corse. — Pendant le deuxième trimestre 1929, la Corse a participé à la décadence démographique de la France. La statistique a dénombré :

294 mariages (contre 400 pendant le deuxième trimestre de 1928).

858 naissances (contre 925 pendant le deuxième trimestre de 1928).

932 décès (contre 878 pendant le deuxième trimestre de 1928).

Pour l'ensemble de nos départements, 22 seulement ont eu un excédent de natalité et parmi ceux-ci certains ne révèlent qu'un excédent de quelques unités (les deux-Sèvres = 1).

Au total, la France a enregistré d'avril à juin 185.398 naissances et 175.982 décès, mais pendant le premier trimestre les décès s'étaient élevés à 258.672 et les naissances à 188.467.

Les chiffres du troisième trimestre que le ministère nous révèle n'ont pas réparé cette perte. Il y a bien eu 9.476 naissances de plus que les décès, mais l'année 1929 reste encore déficitaire de 81.047 unités par rapport à 1928.

Pour la Corse, on a enregistré 381 mariages contre 394 en 1928 ; 1.044 naissances contre 1.021 en 1928 ; 834 décès contre 1.044 pendant le même trimestre de l'année précédente. Puisse la mortalité demeurer aussi basse, mais aussi la natalité se relever, car cette question démographique est bien la plus angoissante des temps actuels.

L'œuvre récente de la République en Corse. — Nos lecteurs liront peut-être avec intérêt cet extrait du discours que notre compatriote, M. Pietri, ministre des Colonies, prononça au cours du banquet qui lui avait été offert par les Corses.

« Il serait injuste, injuste à la fois pour vos représentants et pour la République, de nier que, depuis une vingtaine d'années, il n'ait été fait beaucoup pour les adductions d'eau, les routes et l'assainissement. N'oublions pas qu'en moins de quinze ans, près de deux cents communes ont été dotées d'eau potable, l'Etat ayant pris à sa charge, uniformément, les quatre cinquièmes de la dépense entreprise. N'oublions pas que nous possédons un réseau total de routes immensément supérieur, par rapport à notre population, au réseau d'aucun autre département et que l'Etat entretient, en Corse, le quinzième des routes nationales de France ; que nous avons fait porter sa dotation, à cet égard, de 3 à 9 millions ; que nous avons (vous voyez que je parle toujours au pluriel) fait quintupler la subvention cinquantenaire, qui nous rend d'inappréciables services ; que nous avons fait maintenir celle de la loi de 1871. N'oublions pas non plus que, grâce à cette subvention cinquantenaire et au concours de l'Etat, donc, somme toute, aux frais exclusifs du budget général, toutes les communes de Corse vont être électrifiées d'ici quelques années... Et, s'il m'est permis de revendiquer peut-être, comme ma première contribution gouvernementale, une mesure qui m'a surtout été inspirée par le sort malheureux de mon cher arrondissement de Corte, je soulignerai que, dans le programme général d'outillage économique du nouveau cabinet, cinquante millions sont prévus pour le désenclavement des communes privées de route, somme dont près d'un quart pourra être réservé à notre département, et qui libérera bientôt de leur morne prison les vingt-deux communes de Corse où l'on n'accède encore qu'à cheval ou à pied.

A la mémoire de Tessarech. — Le Comité chargé de divulguer l'œuvre musicale du grand guitariste Tessarech, notre concitoyen, remplit sa mission avec une activité dont le mérite revient en grande partie au président de ce comité, le professeur Chauvet et à son secrétaire, M. Fr. Agostini. Celui-ci nous communique un joli sonnet composé par la distinguée femme de lettres qu'est Madame Emma de Renzi et que nous avons plaisir à reproduire ici.

A la mémoire du grand artiste corse :

Jacques Tessarech.

Ah ! Fuir le long hiver, les brouillards de Paris !
Tel Lazare ébloui s'évadant de sa tombe.
Voir un ciel bleu rayé d'un envol de colombe
Et retrouver intacts nos anciens paradis !

★ ★

Et le mirage est là... C'est un calme logis.
Le soir d'Ajaccio, mystérieux, y tombe.
Les chants où notre cœur, de volupté, succombe,
Quel maître, ô Tessarech, vous les avait appris ?

★ ★

La grève, disiez-vous, le chant de nos pleureuses,
Le vent sur nos maquis, sur nos cîmes neigeuses,
Le vent sur nos forêts, le tumulte des flots... !

★ ★

Vos doigts, magicien, n'égrènent plus d'arpèges,
Les accents sont muets qui pleuraient les héros.
Mais nous, les vieux rêveurs épris de sortilèges,
Nous écoutons encore les fabuleux échos.

Simple réflexion. — Quelques-uns de nos journaux insulaires ont protesté contre les affirmations erronées d'un manuel scolaire de géographie, paru en 1929 et qui donne de la Corse une image inexacte. A quoi bon ! Ces protestations ne servent à rien. Mieux vaut par une action continue et tenace essayer de répandre dans le public la vérité sur l'histoire et la géographie économique de notre île. C'est précisément le but de la Revue de la Corse. Pourquoi les Corses ne la soutiennent-ils pas davantage ? Ne feraient-ils pas mieux que de se plaindre ?

Cent beaux aspects du Réseau P. L. M. — Sous le titre « Cent beaux aspects du Réseau P. L. M. » vient de paraître, un album de photographies des sites les plus intéressants du réseau P. L. M., classés par régions.

Cet album, au format in-quarto raisin, de 212 pages, par la qualité du papier et la typographie, la belle suite des images groupées et la reliure soignée, constitue une luxueuse publication.

Chacune des vues qu'il renferme est accompagnée d'un texte sommaire descriptif en français, anglais, allemand, italien, espagnol et hollandais.

On se procure l'album « Cent beaux aspects du Réseau P. L. M. » au prix de 30 francs, à Paris à l'Agence P. L. M. de renseignements.

88, rue Saint-Lazare et dans les bibliothèques des principales gares du Réseau. Il est envoyé aussi à domicile contre mandat-poste (34 fr. 25 pour la France, 42 fr. 30 pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité P. L. M., 20, Boulevard Diderot, à Paris, 12^e arrondissement.

Nous rappelons également la publication de l'Agenda P. L. M. pour 1930. C'est un ouvrage d'une présentation artistique, littéraire et typographique irréprochable. L'édition de 1930, en majeure partie consacrée au Centenaire de la Conquête de l'Algérie, contient seize illustrations hors texte en couleurs qui, à elles seules, valent plus que son prix ; douze cartes postales en héliogravure y ajoutent encore. Ces compositions et les chroniques, contes, nouvelles, légendes qu'elles accompagnent et qui s'ornent d'une suite nombreuse de photographies et de dessins sont l'œuvre d'excellents artistes et écrivains.

On se procure l'Agenda P. L. M. (au prix de dix francs) à Paris, 88, rue Saint Lazare, dans les Agences de voyages, grands magasins, principales librairies et dans les bureaux de ville, gares et bibliothèques du réseau P. L. M. Il est adressé aussi à domicile contre mandat-poste (12 fr. 65 pour la France, 17 fr. 50 pour l'étranger) adressé au Service de la Publicité P. L. M., 20, boulevard Diderot, à Paris, 12^e arrondissement.

Relations rapides entre la Métropole et l'Algérie via Marseille. —

Les relations les plus pratiques entre la Métropole et l'Algérie s'établissent par Marseille.

C'est, en effet, vers le grand port méditerranéen que convergent, venant des grands centres de la France et de l'étranger, de nombreux trains rapides et express offrant des places de lits-salon, de wagons-lits de 1^{re} et 2^e classes, de couchettes, des Pullman de 1^{re} et 2^e classes, des places de 1^{re}, 2^e et 3^e classes.

C'est également de Marseille que partent les paquebots du type le plus vite et le plus confortable, qui assurent la liaison avec les grands ports d'Alger, d'Oran, de Philippeville et de Bône.

Nombreux et réguliers sont les départs :

Huit départs par semaine pour Alger : dimanche ; mardi (2 départs) ; mercredi, jeudi, vendredi, samedi (2 départs).

deux pour Oran : mercredi et samedi.

trois pour Philippeville-Bône : lundi, mardi et mercredi.

★ ★

Avant le tirage de ce numéro de la Revue, nous recevons d'un de nos correspondants, membre de la Chambre de Commerce de Bastia, cette protestation judicieuse, que nous nous hâtons de publier, parce qu'elle émane d'un des hommes les plus qualifiés qui soient dans l'île pour la formuler.

LE RELEVEMENT DES TARIFS MARITIMES DE LA CORSE

« Voici les nouveaux tarifs de passages fixés par le ministre de la marine marchande à partir du 15 mars 1930 :

Bastia-Marseille lundi (rapide) : 1^{re} classe 203 fr. : 2^e classe 140 francs, pont 43,50.

Bastia-Marseille : Jeudi (12 nœuds) : 1^{re} classe 210 francs ; 2^e 145. Pont 37,50.

Bastia-Nice : 1^{re} classe 130,50 — 2^e 91,50. Pont 34 francs.

Bastia-Livourne : 1^{re} 73,50 — 2^e 52,50. Pont 24 francs.

Ajaccio-Marseille : (rapide) 1^{re} classe 186 ; 2^e classe 130 ; Pont 32.

Ajaccio-Marseille : (12 nœuds), 1^{re} classe 166 francs ; 2^e classe, 114 ; Pont 30 francs.

Ajaccio-Nice : 1^{re} 138,50 — 2^e 97,50. Pont 36,50.

Ile-Rousse Toulon : 1^{re} 125,50. — 2^e 85,50. Pont 36.

Ile-Rousse Nice : 1^{re} 88,50. — 2^e 59,50. Pont 26,50.

Calvi-Nice : 1^{re} 91,50. — 2^e 62,50. Pont 27,50.

De l'examen de ce tableau, résulte une injustice flagrante que nous allons démontrer.

Le Comité consultatif des services maritimes postaux de la Corse, et après lui, le ministre de la marine marchande, avaient en effet décidé que de même que les tarifs d'avant guerre des chemins de fer des grandes lignes, les tarifs d'avant guerre des lignes maritimes de la Corse seraient portés au coefficient 4 pour les passages.

Or, quels étaient ces derniers tarifs avant la guerre ? Le cahier des charges de l'adjudication, qui a eu lieu en 1906, et qui fut respecté jusqu'en 1914, nous le dit. Ils étaient de 30 francs pour la 1^{re} classe, 20 francs pour la 2^e et 11 francs pour la troisième.

On nous objectera peut-être qu'en ce temps-là, on était sous le régime du tarif unique comportant des prix uniformes pour tous les ports de la Corse. Le tarif kilométrique étant en vigueur aujourd'hui, il s'agit de voir quel était le tarif kilométrique moyen que les lignes maritimes de la Corse payaient avant la guerre, sur la base des tarifs ci-dessus du tarif unique. Le calcul est bien simple. Prenons pour exemple la

1 ^{re} classe entre Marseille et Bastia,	387 kilomètres :	30 fr.
entre Marseille et Ajaccio	330 —	30 fr.
entre Marseille et Balagne	310 —	30 fr.

Totaux..... K. 1027 kil. coût 90 fr.

En divisant 90 fr. par 1.027 kilomètres nous trouvons 0,0875.

Huit centimes et trois-quarts, tel est le prix auquel revenait le kilomètre maritime sur les lignes de Corse avant la guerre.

En appliquant le tarif kilométrique, avec le coefficient 4, c'est-à-dire le même coefficient qu'aux voies ferroviaires, nous obtenons :

Marseille-Bastia en 1 ^{re} classe :	
387 k. \times 0,0875 \times 4 =	135,45
Marseille-Ajaccio en 1 ^{re} classe :	
330 k. \times 0,0875 \times 4 =	115,50
Marseille-Balagne en 1 ^{re} classe :	
310 k. \times 0,0875 \times 4 =	108,50

Ces trois chiffres sont bien loin de ceux que nous fournit l'affiche de nos nouveaux tarifs maritimes.

Cependant, ils résultent d'un calcul mathématique auquel il est impossible d'échapper.

C'est pourquoi nous avons le droit d'affirmer qu'on a commis envers la Corse une grave injustice qui mérite d'être promptement réparée dans une prochaine réunion du Comité consultatif. Nous avions droit au coefficient 4 d'avant guerre, et c'est un coefficient bien plus élevé qu'on nous applique.

Est-ce une faveur que l'Etat a voulu faire à la Corse, en 1906,

lorsqu'il fixait dans le cahier des charges de la Compagnie Fraissinet, concessionnaire, nos tarifs de passages à 30 francs, 20 francs et 11 francs ? C'est probable, puisque cette faveur, si c'en est une, existait dans tous les cahiers des charges des adjudications précédentes, et même des services maritimes provisoires intercalés entre une adjudication et l'autre. Aussi ne voit-on pas pourquoi l'Etat nous la retirerait maintenant, la situation de la Corse ayant changé plutôt en plus mal qu'en mieux.

A la rigueur, on aurait pu soutenir que le coefficient 4 devait être strictement appliqué au tarif unique qui nous régissait avant la guerre. Mais élever ce tarif au coefficient 7, c'est vraiment excessif et l'on conçoit qu'une pareille augmentation soulève dans tout le pays un sentiment de révolte.

L'impression générale est que l'on a voulu sacrifier les usagers ordinaires qui sont très nombreux sur les lignes les plus longues, et partant les plus productives, aux touristes qui ont à leur disposition une ligne courte, mais d'un rendement presque insignifiant et le meilleur bateau de la flotte actuelle, parce que destiné à ne transporter que des voyageurs de luxe le long des côtes de l'île. Singulière conception en vérité des intérêts primordiaux de la Corse, et singulière contradiction de gens qui posent en principe qu'il faut aux touristes une brève traversée de mer, et qui la leur prolongent ensuite considérablement par plusieurs escales avant de retourner au port de départ !

L'impression générale est aussi que l'on s'est largement mépris en haut lieu sur le sens des protestations qui sont parties de tous les groupements corses et résumées dans cette formule : Les lignes maritimes de la Corse sont les prolongements du rail. Cette formule ne signifiait en la circonstance autre chose que l'assimilation de nos lignes maritimes aux chemins de fer en ce qui concernait le coefficient 4 qui était seul en question. Elle n'a pas pu exprimer une demande d'assimilation complète. Celle-là ne pourra se faire jamais, tant que les mêmes lois ne régiront pas les voies terrestres et les voies de mer.

Et c'est ainsi, par suite d'un enchaînement déplorable d'erreurs, que l'on a renoncé à l'ancien tarif unique dont nos commerçants, nos agriculteurs, et nos voyageurs insulaires se trouvaient bien, pour instituer le tarif kilométrique dont seuls profiteront les quelques usagers de la Balagne, et quelques centaines de touristes cossus qui ne laisseront peut-être aucune trace de leur passage, bienfaisante pour la Corse, mais dont les conséquences pèseront lourdement sur nos compatriotes et seront néfastes à l'Etat.

F. T.



Le Directeur Gérant,

A. AMBROSI.

PAGES

réservées à la publicité

ÉTABLISSEMENTS VINCENTELLI S. A. ANVERS (BELGIQUE)



Fabricants et Fournisseurs Généraux
DE MATIÈRES PREMIÈRES
pour la PATISSERIE, la BISCUITERIE
et la BOULANGERIE FINE

SPECIALITÉ :
TOUS LES FRUITS CONFITS SANS EXCEPTION

TÉLÉGRAMMES : VINCENTELLI ANVERS

Codes A. B. C. 5th et 6th Ed.

Pour la publicité, s'adresser exclusivement à

M. A. F. VINCENTELLI

177, Rue Lozane, ANVERS (Belgique)

LA VOLONTÉ NATIONALE

Journal Bonapartiste

11, Rue Newton, — PARIS (XVI^e)



VIEUX

PATRIMONIO

MIS EN CAVES



PAR

Santandréa Noël - BASTIA

UN TRUCHEUR DÉPOSÉ MARQUE AU PATRIMONIO

“ PONTENOV ”

Vin du Cap au Quinquina

MARQUE DÉPOSÉE

BOURGEOIS Frères & Fils

BASTIA (CORSE)

Maison fondée en 1867

= 60 ANNÉES D'EXPÉRIENCE =

LE

"Cap Corse"

APÉRITIF

est une création de

L. N. MATTEI

*Chevalier de la Légion d'honneur
Commandeur du Mérite Agricole*

Maison fondée en 1872

LA GRANDE MARQUE CORSE

Le seul devant être servi à la demande :

Un "CAP"

Un "CAP CORSE"

Un "MATTEI"

Appellations déposées conformément aux lois

— Exiger la marque et l'étiquette rouge —

PAINS D'ÉPICES

"Royal-Régal"

de MAITROT & COELHO

63, Rue Comtesse-de-Flandre

BRUXELLES-LAECKEN

Produits de qualité

LES CIRCUITS DU CAP CORSE

EN AUTO-CARS LES PLUS CONFORTABLES

140 kilomètres de parcours en passant par

L'IMPRESSIONNANT DÉFILÉ DU LANCONÉ

Départ tous les jours à 8 heures. Retour à BASTIA, à 18 heures

PRIX : 60 FRANCS

DIVERS CIRCUITS PÉRIODIQUES

LOCATION D'AUTOMOBILES PARTICULIÈRES
ET D'AUTO-CARS POUR GROUPES

Pour tous renseignements et itinéraires d'excursions GRATUITS, s'adresser :

à MM. AGOSTINI FRÈRES

38, Boulevard Paoli, BASTIA (Corse)

Adresse Télégraphique : AGOSTINI AUTO BASTIA —o— Téléphone 0.94

CHEZ VOUS

Jeunes gens, jeunes filles, adultes, il est facile de préparer
rapidement et par **CORRESPONDANCE**

Sous la direction de Professeurs spécialisés
ou de Professeurs agrégés des Lycées de Paris

- 1° **les examens de l'enseignement primaire, primaire supérieur et secondaire**, (certificats, brevets élémentaire et supérieur, baccalauréats ancien et nouveau régime, école coloniale, écoles d'agriculture, etc.), préparation partielle ou complète.
- 2° **toute situation commerciale, financière et industrielle** (aide-comptable, teneur de livres, caissier-comptable, correspondant en langue française ou étrangère, sténo-dactylographe, dessinateur-industriel, etc., etc.)
- 3° **tous les concours administratifs** : (ministères, chemins de fer, Banques, Postes et Télégraphes, douanes, préfectures départementales, préfectures de police et de la Seine, inspection du travail, caisse des dépôts, contributions directes, Assistance publique, Trésoreries générales (France et colonies), Octroi de Paris, Société du Gaz, etc., etc.)
- 4° **les carrières militaires suivantes** : de l'armée active (peloton des élèves officiers de réserve E.O.R., Ecoles de sous-officiers, Ecoles d'Officiers de Saint-Maixent, Saumur, Poitiers, Versailles, et de Gendarmerie, Adjudants d'administration du génie, agents et sous-agents militaires ;
de l'armée de réserve (attachés d'intendance, sous-lieutenants d'administration du service de l'Intendance et du service de Santé). Devoirs corrigés par des militaires.

Détachez cette page de la Revue et **envoyez-la** sous enveloppe affranchie, avec votre nom et votre adresse, en soulignant l'indication de l'examen que vous désirez préparer,

à l'**ÉCOLE PIGIER, 53, Rue de Rivoli, Paris (I^{er})**

Vous recevrez aussitôt, sans engagement et sans frais,
le programme et tous les renseignements.

OUVRAGES RECOMMANDÉS

VIENT DE PARAÎTRE :

GÉOGRAPHIE PHYSIQUE DE LA CORSE, par A. Ambrosi-R.; brochure in-8° de 90 pages et 43 photogravures. Etude des particularités géographiques de l'île. Prix : 7 francs (franco : 8 francs).

La demander à l'auteur, 9, Place du Général-Seuret Paris (XV°).

OUVRAGE RECOMMANDÉ

Histoire de la Corse, par A. Ambrosi-R., in-12 de 160 pages et 63 gravures.

Chez l'auteur, même adresse que ci-dessus, ou chez l'éditeur Jansson, successeur de Piaggi, à Bastia. Prix : 5 francs (8 francs franco).

PRIÈRE INSTANTE AUX ABONNÉS DE SIGNALER AU DIRECTEUR
LEURS CHANGEMENTS D'ADRESSE ET DE RÉSIDENCE

BANQUE DE LA CORSE

ALTIERI & NAPOLEONI

15, Place Saint-Nicolas et 41 bis, B^o Paoli, à BASTIA

Principales Opérations de la Banque

Escompte et recouvrement du papier de commerce — Comptes de chèques — Compte de dépôts à préavis et à échéances — Lettres de crédit — Opérations de change — Ordres de Bourse — Souscriptions — Opérations sur titres — Garde de titres — Prêts sur titres — Encaissement de tous coupons — Garantie contre le risque de remboursement au pair et la non-vérification de tirages — Renseignements financiers, industriels et commerciaux — Surveillance de portefeuilles, etc., etc.

LOCATION DE COFFRES-FORTS

Compartiments depuis 30 francs par an

“Damiani”

LE DÉLICIEUX VIN DU CAP CORSE AU QUINQUINA

Rouge ou blanc 18°



BASTIA : Siège social et maison principale.
NAPES : Bureaux et magasins d'exposition :
139, F^o Poissonnière (Trudaine 35-97).
LYON : dépôt, 70, Cours Lafayette.
MARSEILLE : 7, Impasse des Peupliers (Prado).
EXPORTATION : dans l'Univers entier.

VRAIE MARQUE